

anne lesten

COMME UN PUZZLE

La vie d'une schizophrène en trois parties

REMERCIEMENTS:

Un merci ému et éternel à mes parents, humbles, patients et très aimants
Un merci à Michèle à qui je dois également la vie
Et plus largement au reste de ma famille et à mes véritables amis, présents
et ouverts d'esprit

ILLUSTRATIONS DE L'AUTEURE

PREFACE

Cet ouvrage assez bref rend compte d'une expérience de la schizophrénie, sur une période de dix ans, depuis le déclenchement de la maladie jusqu'à sa stabilisation. A une époque où les mots « schizophrène », « schizophrénie », sont brassés abondamment et le plus souvent mal à propos, ce livre fait part d'un témoignage qui met l'accent sur la souffrance du patient, ses angoisses insoutenables, son quotidien parfois cauchemardesque, et surtout, mettons fin à ce préjugé, ce livre rectifie l'idée que le schizophrène est violent et agressif ou même dédoublé, une partie noire, l'autre lumineuse. Le malade est en général agressif certes, mais envers lui-même. Il est déstabilisé par le monde extérieur car il ne le comprend pas, se sent étranger et inadapté; il peut avoir des hallucinations ou des délires, mais le sens de l'agression va de la société au malade, non, ou presque jamais, du malade à la société. Sur cent pour cent de la population criminelle, peu sont atteints de troubles mentaux. Ce point étant fait, cet ouvrage veut également amener l'idée d'une plus grande intégration des malades psychiques dans la société. Les proches sont très souvent seuls et démunis, beaucoup de psychiatres encore peu informés en matière de traitements et de thérapies, les structures de soin ne sont pas toujours adéquates. Cette maladie est mal connue, considérée comme monstrueuse, elle fait peur. Pourtant, six cent mille individus sont atteints de ce trouble en France (un pour cent) et la schizophrénie conduit souvent au suicide. Depuis la création de la psychiatrie, cette maladie a été plus ou moins appréhendée mais on ne sait toujours pas la soigner, car les recherches sur le fonctionnement du cerveau restent insuffisantes, ainsi que les connaissances sur la genèse de cette maladie. Alors, agissons, il en est temps, et décloisonnons de même que démythifions cette maladie qui fait souffrir des milliers d'individus, minés au plus profond d'eux-mêmes, et qui, pour une partie, fréquentent trop régulièrement les hôpitaux psychiatriques. L'hospitalisation désocialise souvent, et empêche une véritable intégration,

coupe les patients du monde extérieur. La jeune fille de cet ouvrage a rencontré de vieilles personnes, déconnectées de la réalité, qui répètent, pétries d'angoisses « je suis dans le gouffre », « je m'en sortirai jamais », « je suis foutue » depuis des années, ou qui, isolées dans leur souffrance, mettent leur dentier dans un verre dans le salon fumeur, devant tout le monde, dans un état incompatible avec une intégration à la vie « normale ». Une autre précision qui me tient à coeur. Il existe bien une différence entre la vie normale et anormale. Tout le monde ne peut pas prétendre à cette anormalité et arguer que leur souffrance est plus forte que tout un chacun. La vie normale peut être jonchée de difficultés, d'embûches ou de névroses mais les troubles dont nous parlons vont bien au-delà. Ils excluent parfois définitivement du bonheur et d'une vie intégrée (relations sociales, métier, quotidien...), ce qui est confirmé par l'existence d'un grand nombre de mendiants schizophrènes. La différence est réelle, on ne peut tout mélanger.

Le coeur de ce livre reste le récit intérieur d'une maladie qui désagrège l'identité, la morcèle au point que la personnalité de l'individu qui souffre ne lui ressemble plus. L'entité est en proie à la dislocation. C'est cet éclatement de l'ego particulièrement douloureux que l'on entend évoquer par le mot « puzzle » utilisé dans le titre de ce livre. La double personnalité souvent associée à la schizophrénie se situe là: la partie consciente de l'individu se mêle à l'inconscient, donnant l'impression qu'il y a deux personnes en une, la partie infantile se mélange à celle de l'adulte, ce qui contribue aussi à brouiller l'impression d'unicité dans la personnalité du malade, enfin, la partie normale s'investit dans la partie atteinte et vice versa, ce qui peut faire apparaître un être double. Pour le patient, ces imbrications sont la cause d'un véritable déchirement, le rendent marginal, et diminué, notamment dans ses capacités cognitives. La double personnalité n'est que très rarement, voire jamais, telle Docteur Jekyll et Mister Hyde. Il est temps de mettre fin à ces préjugés qui mettent à mal la vie et la dignité de personnes certes souffrantes mais également intelligentes et volontaires. L'incompréhension de l'environnement, lointain ou proche, est tout autant un handicap que la

maladie elle-même. Un malade est avant tout un être humain qu'on ne peut piétiner sous prétexte qu'il est faible et désarçonné. Il est dès lors injuste de parler de lui sans le connaître ou de le juger sans raison. Il est de la schizophrénie comme du reste: évitons de parler de ce que l'on ne connaît pas.

Peut-être cet ouvrage est-il un espoir pour certains car le cas évoqué a pu se stabiliser, peut-être a-t-il une fonction informative pour d'autres. En tous les cas, ce livre est dominé par une volonté de sincérité et de fidélité à la réalité. Je spécifierai également que la voix du premier chapitre est comme schizophrène, passant du « je » à « la jeune fille » ou à « la malade ». Elle est volontairement double. Cela peut déstabiliser la lecture mais permet, selon moi, une plus juste expression de la réalité de l'expérience. Enfin, nous ne remettons pas en question l'étiquette de la maladie, à savoir « la schizophrénie » au singulier, sous laquelle se cache pour certains d'autres troubles et qui serait plus juste de nommer des « schizophrénies ». Nous nous en tiendrons aux symptômes principaux et surtout à la notion d'éclatement du moi. La première partie est donc le récit des épisodes psychotiques et de la souffrance du personnage narrateur.

Dans la deuxième partie, nous changeons de style littéraire afin de donner un angle nouveau à l'expérience de la schizophrénie. La poésie possède ce quelque chose d'instinctif qui manque à la prose. Elle est plus sensuelle, plus intuitive, moins structurée. Emane d'elle le plus souvent une grande force évocatrice; les mots sonnent, trébuchent, on les sent près de nous, au-delà même de la raison, de l'intellectualisation. En un sens, la poésie est plus libre, l'émotion naissant parfois d'une association de mots inattendue, curieuse, voire délirante. Le poème est parfois synonyme de cri spontané, de l'expression d'une souffrance ou d'une joie brute. Il permet d'exprimer plus aisément et plus fidèlement les choses de la vie dont le halo dépasse clairement le pouvoir des mots. Je considère que le recours aux deux formes littéraires, récit ou poésie, peut se justifier pour parler de la

maladie. Il y a un aspect réfléchi dans la maîtrise d'une psychose, car on met en place une stratégie, des techniques pour survivre, en tenant compte de la réalité. Un autre aspect est plus instinctif, personnel, puisque c'est de l'intérieur que l'on s'écoute, que l'on s'apprend, que l'on mûrit, que l'on souffre.

Dans la première partie de la préface, on insiste sur l'aspect raisonné du récit du mal qui nous affecte, en en disposant comme pour défendre une cause et relater l'ordre logique des événements. Dans la partie "poésie", c'est presque tactilement, dans la chair, dans une sorte d'overdose de sensations physiques que la maladie se déclare et se vit. Les faits, les dates n'ont soudainement plus d'importance. Ce qui prévaut est l'évocation du mal être ou d'un moment d'apaisement, ressentis au creux même de la peau, la meurtrissure du corps, l'indélicatesse des conséquences qui se traduit très concrètement par du vomi, ou par une douleur qui prend aux tripes, qu'elles soient vermoulues, éclatées ou sanglantes, ou curieusement un bonheur passager, une envie soudaine de vivre. Des termes grossiers, extravagants ou aériens sont à disposition, la palette de couleurs est large, le désir de ne pas y aller par quatre chemins permet une expression sans doute plus crue mais aussi plus sincère. La vie est certes une chose logique dominée par une succession de faits mais elle est encore plus, comme dans le travail de Virginia Woolf, une trace évaporée de l'humain ou de la pensée qui tente d'aborder l'impensable et l'impalpable, la mollesse ou l'intensité des sensations ou même la dureté ou la douceur d'une impression.

Dans la troisième partie, qui parle de création artistique à travers l'expérience de la maladie, je veux évoquer le trouble mental comme muse possible, une sorte d'égérie menant à l'imagination et à la fiction. Ainsi, comment un individu peut-il aimer, vivre, respirer malgré le flou de ses perceptions et la douleur de ses maux psychiques? Comment vivre avec ces fantaisies et ces idées parfois délirantes, incohérentes, décalées? Comment ces troubles peuvent-ils inspirer au schizophrène une créativité multiple? Comment s'expriment ses décalages, ses digressions et sa différence? Car

de la souffrance, de la marginalité, de la maladie, peut aussi naître un pouvoir d'imagination, le délire puisant dans les richesses foisonnantes de l'inconscient, et pouvant être source d'une véritable puissance créatrice. L'expression des malades est sans doute un moyen de dénoncer à sa manière les préjugés les plus fermes, les plus ancrés, les habitudes de pensée les plus sclérosées. Dans la mesure où la maladie fait partie de la vie, de la réalité et des rapports entre les êtres, son existence est à considérer comme un morceau de puzzle complétant la mosaïque de la société.

On peut évoquer la schizophrénie de trois façons différentes: une expérience personnelle obéissant à des repères et à une suite logique de faits (première partie: récit); comme une expérience faite de sensations souvent corporelles et somatiques (deuxième partie: poésie), enfin comme réinterprétation de la réalité à travers un processus imaginaire (troisième partie: fantaisies). Ces angles complémentaires deviennent les trois axes essentiels de l'expression de la schizophrénie. Je pense que l'on peut gagner à connaître des univers singuliers, à part, en marge; l'art brut en est un pertinent exemple; il met à jour des émotions crues qui ne sont pas parachevées par le contrôle du conscient. Vivre, c'est s'ouvrir comme la corolle d'une fleur, prête à accueillir le jour, la connaissance, non se terrer dans des préjugés et des idées arrêtées. On peut apprendre de tous; les mondes intérieurs se côtoient et créent autant de vérités. En effet, la société n'est qu'une réalité parmi d'autres. Essayons de voir au-delà de ses principes et de ses règles; prenons le délire du schizophrène comme une vérité parmi d'autres. Visitons le monde étrange des fous, les yeux ouverts et l'oreille attentive. La folie fait également partie du monde. L'art brut ou le surréalisme à travers l'écriture automatique ont révélé la puissance de l'inconscient, le pouvoir de la création et la singularité de certains esprits. D'ailleurs, une pléthore d'artistes jugés déments ont apporté leur vision étonnante de la réalité et de l'humain à la peinture, à la littérature mais aussi au monde de la pensée, en repoussant les limites du connu et du maîtrisé. Il y a des vérités

qui se trouvent en fouillant l'âme, en la sondant, et non en demeurant à la surface.

D'ailleurs, la troisième partie est dominée par les délires et les fantaisies imaginatives. L'imagination est une chose divine, comme une offrande des dieux faite aux terriens; elle constitue la liberté ultime des êtres humains, leur spécificité. Dans les temps anciens, elle était jugée magique, denrée géniale de l'esprit, nourriture de l'âme et expression du divin. Mais, l'imagination est aussi la richesse des artistes, leur matériel le plus précieux. Ainsi, c'est avec terreur qu'ils la guettent, parfois démunis devant la feuille blanche qui leur refuse des idées originales de narration ou de composition. Thomas de Quincey, pour ne citer que lui, forçait l'inspiration en prenant de l'opium. En cela, les fous sont enviés, leur démence repoussant les limites de l'imagination, sans pour cela avoir recours à des drogues ou des médicaments. Leur capacité de création est comme innée, dérivant comme naturellement de l'inconscient. L'esprit des déments est pétri de délires plus ou moins conscients, toujours étonnants. L'écriture automatique a voulu aller au-devant de ces inspirations jaillies, de ces idées originales, de ces émotions naissant d'associations sémantiques. Là où d'autres l'invoquent, le fou lui est martyrisé par sa différence, l'incompréhension du monde extérieur l'éloignant de sa possible intégration dans la société. Cette marginalité peut lui être fatale, car, tel que pour Woolf, elle est souvent synonyme de désespoir et de détresse. Parfois, la folie va de paires avec un talent visionnaire et incompris, avec une imagination qui isole le malade par son audace ou sa singularité.

Le fou est utile. Il permet de refléter l'état de la société et ses règles, comme par un effet miroir. Il peut révéler son aspect arbitraire et ses valeurs trop rigides, élargir ses limites à travers une fantaisie innocente. Les écrits d'Antonin Artaud ou les toiles de Van Gogh, tous schizophrènes qu'ils étaient, ont remis en cause l'assurance d'une société enfermée dans ses certitudes. Le problème de la majorité, c'est qu'elle est souvent convaincue d'avoir

raison, dans une sorte de prétention qui met à mal sa capacité de tolérance. Les fous avec leurs différences multiples sont sans doute des garants de santé sociale. Je ne me compare nullement à ces génies, n'ai aucune prétention, mais défends l'idée que ces boucs émissaires, ces fous, ces grands talents parfois, permettent au monde de dépasser ses préjugés, en offrant une vision sincère à travers leur créativité. On a besoin de différence, d'idées nouvelles, sous peine de s'enliser dans un monde eugéniste ou cloné, où l'uniformité signifierait le trépas de la tolérance, de l'ouverture d'esprit, voire même de la démocratie. Le fou est un membre à part entière de la société et, possède, comme le scientifique ou le sportif, une place et une fonction qu'il m'apparaîtrait dangereux de supprimer.

Première partie

RECIT

Histoire d'une douleur apprivoisée



*L'hépatite B provoque des cirrhoses,
l'amour des ruptures et la vie des maux irrémédiables.*

CHAPITRE 1

L'AVANT MALADIE

Une jeune fille enjouée, occupée, heureuse, dynamique, sociable. Elle adorait lire, voyager, apprendre, jouer et discuter avec ses amies. Sa vie était globale, contenue dans une bulle qu'on ne pouvait percer; elle se sentait comme protégée par une bonne étoile qu'elle visualisait la nuit, rassurante, jolie, insouciante et gentille. Je t'aime bulle, je t'aime parce que tu es rose. Je te veux à jamais. Sauf que les « à jamais » que l'on chérit, que l'on invoque dans notre enfance, dans notre adolescence, ne sont nullement éternels. On ne sait rien de la vie à ces âges-là excepté nos soucis en-dedans, notre journée d'école, nos amours secrets. On ne mesure pas la puissance de la vie, de la souffrance; on ne mesure pas non plus les labyrinthiques tourments de l'adulte, ce que l'on doit quitter sans se retourner de peur de se décevoir ou de se faire mal. Les deuils, les amitiés perdues, gâchées, les trépas de nos âmes, celles qui se noient sans que l'on puisse les sauver. Nos vies d'adultes ressemblent parfois à celles de Virginia Woolf ou de Sylvia Plath, ces écrivaines qui ont été prises à la gorge, privées de la possibilité de se racheter, ou peut-être se sont-elles rachetées en mettant fin à leurs jours. Cette adolescente, pauvre en expérience, devenait de plus en plus énigmatique, se muait en roche à l'approche des garçons, avait peur de ne pas être à la hauteur, et chose dont elle s'apercevait, elle ne s'était jamais aimée, s'était même frappée, ou scarifiée pour échapper à ce qui se présentait. Un monstre se profilait qui allait la mener au gouffre duquel elle sort tout juste, en écrivant ces lignes, ces fameuses lignes qu'elle avait rêvées coucher sur du papier il y a longtemps déjà. Mais, avant, ce n'était pas le moment. A présent, la jeune fille, mutilée par sa haine d'elle-même, a quinze ans, un âge où

des excréments ou de l'urine mal contenus, se retrouvent dans ses culottes d'adolescente. A l'heure où les jeunes demoiselles éprouvent terreur et joie devant leurs règles et qui, avec leur argent de poche, s'achètent leur premier string, fantasmant sur les hommes et se renseignant sur les positions de Kamasoutra, notre jeune fille en est encore au stade anal qu'elle mâtime de rêves d'adolescente. Ce contraste, ces choses qu'elle tait de peur de choquer, l'interloquent et nourrissent sa honte. Bientôt, les pulls de plus en plus larges qui la cachent, notamment au niveau du cœur, qu'elle n'offre à personne. Bientôt, la chambre en porcherie, les culottes sales qui s'étaient, le monstre qui vient et revient, la solitude dans les livres qui purifient son âme. Non, la jeune fille n'est pas comme les autres et elle n'est assez stupide pour ne pas s'en rendre compte. Elle se rattache aux bonheurs de son enfance, touille toujours les cailloux et la terre arrosées d'eau dans le jardin, joue aux « Playmobils » avec sa sœur de six ans sa benjamine, écoute la musique d'antan, jamais de son époque, Brel et Brassens. Et Radio Head? Et Oasis? Ou Indochine? Elle se détache de ses amies n'adhérant plus à leurs conversations. Elle s'enferme pour étudier pendant des heures l'anglais qu'elle lit dans son livre de classe. Elle fait des fiches pour ses dissertations et commence à complexer de ne pas être dans un lycée parisien. Sa honte d'elle-même se transforme en exigence, se meut en haine de la médiocrité qu'elle situe au niveau de l'élitisme le plus couramment consenti. Elle se mure dans des livres pendant que, insidieusement, les symptômes apparaissent. L'enfant heureux est habité par les larves d'un monstre multiple. L'enfant heureux commence à se distinguer par trop des autres, le monstre qui l'envahit concluant un pacte avec le Diable. La jeune fille doit se perdre, se détester plus encore, être meurtrie de ne pas ressembler à ses pairs. Mortes les envies d'être femme, d'être humaine, d'être digne. Le monstre remet en cause l'acquis, même si celui-ci n'était pas idéal. A cause de lui, cela empire, se découd, se dégrade; chose première à

entrer dans l'âme de la jeune fille que je plains à présent, dix ans après: l'invasion des *hallucinations*. Bite, enclée, couille molle, salope... Des mots orduriers qui s'invitent toutes les deux secondes dans l'esprit de la jeune fille mal d'être violée par ces pensées importunes. Ainsi, elle dessine constamment ce viol impensable, qui fait son histoire. Son âme se salit, se dit-elle. Elle est perverse et illégitime. Elle veut mourir et pour cela, s'enferme dans le noir, se met sous le lit, et bientôt, autre symptôme, elle est infestée par des angoisses indéfinissables. Ce n'est que plus tard, une fois qu'elles seront soignées, que la jeune fille apprendra que le jargon nomme ces angoisses des *angoisses psychotiques*. Voilà comment débute l'enfer, le diable honorant parfaitement sa mission de détruire le fragile individu. Longtemps, il ne pourra partager son expérience et ces années de mort resteront gravées comme une injustice mais aussi comme une force. Aujourd'hui, l'enfant a appris de la vie, de la plus intérieure qui soit; aujourd'hui, elle garde comme un trésor, cette richesse qui vient de la plus intime compréhension de l'humain, de ses mécanismes et de ses rêves, de la folle aventure de l'âme mais aussi de la bonté et du courage. Ma maladie m'a faite forte. Je me suis faite forte.

CHAPITRE 2

LA MALADIE

Un soir, vers le mois de janvier 1999, la jeune fille est allée voir *Titanic* avec sa mère et sa sœur. Jusqu'à lors, toutes les angoisses et hallucinations avaient été gardées en leur sein, nullement divulguées, ce qui engendrait une honte plus forte encore. *Titanic* fut un film très marquant, très intense aussi. Si intense que ma sœur âgée de onze ans, mâchait son chewing-gum bruyamment, en proie à une anxiété absolument compréhensible. Mais les nerfs irrités, à vif, épuisés de la malade, ne l'ont supporté. Une crise dans la voiture: tu mâches ton chewing-gum trop fort, engueulade à mon égard, pleurs de souffrance et de lassitude... On rentre et la jeune fille prépare sa mort. Elle prend des somnifères, se scarifie, s'abandonne à un sommeil qu'elle espère létal. Isolée dans une bulle maléfique cette fois, elle décide de partir, de long mois l'ayant déjà séparée des joies de la vie. Les autres, au lycée, vivent l'année du baccalauréat dans un esprit de cohésion et de fête, réunis autour d'un objectif unique: passer à l'âge adulte, un passe-droit en main. La jeune fille n'y participe pas, à l'indifférence générale; elle écrit des morceaux de textes (tout chez elle est en morceaux) évoquant le vomit et la merde, dans des huis-clos moites où les gens se pissent dessus. Les femmes nues et violées s'accumulaient dans ses carnets de dessin, bien qu'elle ignore pourquoi les choses étaient tout à coup devenues noires et pessimistes. Cet aspect sombre et délétère, la jeune fille en souffre mais ne le comprend pas. Il faudra dix ans d'expérience, de lecture et de consultations chez des psychiatres divers et variés et une longue psychothérapie pour qu'elle devienne une personne unifiée, comprenant que ces contradictions, ces aspects doubles ne sont anormaux que par la conscience aiguë que l'on a de ceux-ci. Tout le

monde est constitué de l'enfant qu'il a été mais chez la jeune fille, il n'y avait pas de pont logique entre l'avant et l'après. La conscience de l'enfant se mêle à celle de l'adulte, créant une confusion identitaire insupportable.

Dès que la gravité de la situation fut évaluée par les parents démunis de la jeune fille, ils l'amènèrent voir un psychiatre. Alors, ses symptômes et ses actes bizarres, ses associations d'idées curieuses commençaient à être révélés au grand jour, comme ne pouvant être retenus plus longtemps. Dans « l'épisode de la pharmacie », la jeune fille mit à la lumière son état, ses pensées étranges, et fit partager au monde extérieur le début de sa folie. Les lames du froid hivernal cisailaient ses os, ses membres, son être. Accompagnée de son paternel, elle descendait, mal, éparpillée, douloureuse à la pharmacie, lieu de culte des hypocondriaques, alors que sa douleur à elle n'était en rien imaginaire. Dévorée, peinant à rester debout, stable et tranquille, elle observait autour d'elle les étalages bien rangés. Ils avaient dû passer du temps à tout organiser dans le magasin; elle n'en aurait pas eu la force. Une force évanouie, mangée. "Tout est si bien agencé ici", dit-elle « en toute conscience » à la pharmacienne qui lui adressa un œil hagard: elle serait mieux chez les fous, celle-là. Elle n'avait pas tort car c'était la place qui lui revenait après tout. En sortant, son père lui demanda si, dans son état normal, elle aurait énoncé cette phrase décalée, hors contexte à un commerçant. Rentrée dans sa souffrance, cette émission lui avait paru juste, normale. A moitié lucide, elle concédait tout de même que cela était quelque peu bizarre.

Je me roulais, terrible, monstrueuse, sur le tapis de la psychiatre. "L'hôpital, ce serait mieux!". "Je veux retourner dans le ventre de ma maman." Déchirée, écartée, le monde se dérobaît sous mes pieds. Je ne percevais plus que des formes curieuses, une brume malade, une impression d'étrangeté et d'insécurité; mon père épouvanté que je sentais dans un autre monde, auquel je n'appartenais plus désormais, la

psychiatre qui faisait état d'un diagnostic froid, médical, formel. Ma douleur se limitait pour elle à un internement. Elle ne dit mot sur ma douleur. J'étais pleinement humaine, car livrée à des émotions négatives certes mais intenses. La psychiatre parlait de moi comme d'un cas. Moi, je construisais mon univers. J'en sortirais dix ans plus tard, lorsque les deux mondes se rejoindraient, fraternels.

La jeune fille avait dix-sept ans; que lui arrivait-t-il donc? Elle avait mal au ventre. Ces choses nouvelles, ces émotions, cette réalité soudaine, étaient effrayantes. La jeune fille passait des journées entières au lit, protégée par la seule couette du lit de ses parents. Cela faisait trop mal de se mettre dans son propre lit. Il était glacial, trop incisif pour sa peau réactive, affinée, douloureuse (impression psychotique), malgré les kilos pris, et tous les gâteaux mangés les uns après les autres, en un mot, engloutis. La psychiatre qui avait commencé à me suivre ne nous avait pas suggéré que les médicaments (tertian et solian, deroxat) faisaient très souvent grossir. La dégradation était générale; elle était tant physique que psychologique, tant intellectuelle que sociale. Soudainement, je ne comprenais plus les autres. Soudainement, la lecture de livres ou de magazines était devenue impossible, voire interdite, par la maladie. Soudainement, les choses avaient versé dans l'horreur, comme s'invitant en moi sans m'en demander l'autorisation. Le ralentissement de la concentration rendait toute activité intellectuelle difficile, excepté la lecture des albums de Mafalda qui rassurait la jeune malade. Dans le lit, hantée par les études qu'il m'était presque impossible de poursuivre, bien que j'aie un peu au lycée, j'étais la proie des angoisses massives et des accès à la douleur, voire à la terreur. Au lycée, je passais en réalité presque tout mon temps à l'infirmerie, dans l'attente de ma mère qui faisait, et je l'en remercie, de constants va-et-vient.

Progressivement, rattrapée par l'habitude, je refaisais malgré moi des efforts qui m'ont sauvés, bien que je ne l'ai su que plus tard. Ces efforts, prendre une douche, se balader, essayer de se concentrer, prendre ses médicaments, aller à ses séances de psychothérapie, conserver ses amis, faire le ménage... Cela n'est rien? Cela est tout. A peine étais-je déclarée malade que déjà je me remettais à mes études, tentais de lire..., envisageais le baccalauréat. Une précision extrêmement importante: on m'a déclarée malade mais jamais, le mot, lors du premier épisode, n'a été lâché: schizophrénie? Ce mot était loin de moi, je ne savais même pas ce qu'il voulait dire. Par contre, ma psychiatre m'a parlé de « déstructuration », ce qui ne facilitait pas la compréhension de cette entrée sourde dans ce cauchemar. Je ne pouvais rien expliquer à mon entourage: j'étais salie par mes hallucinations qui ont duré d'ailleurs plus d'un an sans discontinuer, et ne pouvais les évoquer sous peine, je le pressentais, d'être considérée comme bizarre, voire obsédée ou perverse. J'ai tenté d'en toucher mot à l'une de mes amies, mais la conversation fut déviée. J'étais mal et pire, changée (j'avais pris plus de vingt kilos en deux ans) et faible, différente: Je faisais peur. La maladie psychique présente l'inconvénient d'associer celui qui en souffre à son mal, ce qui conduit à un amalgame terrifiant: on devient la maladie, nos symptômes deviennent nous, on ne parvient plus à distinguer ceux-ci de notre personnalité qui est forcément modifiée, faussée, avilie parfois. Un être en détresse est toujours aux prises avec des jugements défavorables qu'il ne peut affronter car il n'en a pas les moyens. L'existence de la différence devrait toujours conduire à la tolérance, à la compréhension d'une autre réalité même si on ne la connaît pas. Il est malheureux qu'il faille le plus souvent en faire soi-même l'expérience pour s'en rendre compte.

Après le baccalauréat, que la jeune fille passait en fin de compte en septembre 1999, il y eut les démarches pour la fac que je réalisais en zombie traînée par ma mère. Elle m'avait même pris un appartement

à quelques pas de l'université. Le baccalauréat fut un défi hors-normes, car, de tout l'été, la concentration de la jeune fille lui avait fait faux bond; elle ne retenait rien et souffrait beaucoup. Elle ne comprenait toujours rien. Elle obtint son bac grâce aux langues et au très bon niveau qu'elle avait, par chance et travail, conservé durant toutes ses années d'école; pour le reste, elle fouilla dans ses souvenirs, le sang plein de médicaments, l'allure d'un spectre et la mémoire en panne. Les deux années de fac d'anglais qui suivirent furent un long chemin vers la stabilisation mais malgré l'aspect difficile du chemin, la jeune fille commençait à guérir peu à peu. Forte d'une impression d'invincibilité, elle arrêta les médicaments et la psychothérapie, perdit tout le poids qu'elle avait pris et partit pour une année d'assistantat en Angleterre peu après une Licence brillante et une amitié heureuse d'abord, puis destructrice. Ceci constitue l'intermède.

CHAPITRE 3

L'INTERMEDE

Je pleure au son de la guitare que me joue ma colocataire que j'ai connue, encore très malade en fac, et qui, le premier jour de notre cohabitation, me trouve bizarre. On apprend à se connaître, puis on s'apprécie. Notre amitié est fusionnelle comme la plupart de mes relations, qui, d'une certaine façon, m'offrent un double normal, sain, complémentaire, un moi refabriqué. Une année brillante en matière de résultats scolaires. Toujours pas de petit copain et une peur chronique de la sexualité. Sortir avec un garçon reste peu envisageable, paniquant. Plus que jamais, je me trouve laide. La jeune fille, depuis ses dix ans, a une vision déformée de son corps. La licence n'est pas

vraiment le moment le plus critique de cette tendance à la dysmorphophobie. Le corps est mince mais la jeune fille se polarise sur son visage qu'elle abhorre. Elle n'ose bouger les lèvres; elle n'aime pas la forme de son visage quand elle parle. Malgré un intermède plutôt heureux, les impressions bizarres demeurent: quand la jeune fille voit une crotte de chien, elle a la sensation de l'avalier, de la goûter. Elle n'arrive pas à sortir seule dans Paris, cela la terrifie. Avec sa colocataire, elles restent sur le canapé à parler pendant des heures et à rire. Il y a des habitudes, des rituels quotidiens qui aident, sans qu'elle le sache, la jeune fille qui a besoin, pour se sentir bien, d'une structure rassurante pour caler ses épisodes dépressifs et ses pensées un peu incohérentes bien que les hallucinations n'aient plus lieu.

Cette année-là, j'étais en constante tension avec mes parents. La première crise avait engendré des incompréhensions de part et d'autre, une accumulation de malentendus. Ma mère avait parfois été fort injuste m'ordonnant de sortir du lit pour aller faire mes devoirs alors que je souffrais beaucoup et que j'étais complètement désarçonnée par la situation que je vivais. Mon père, lui, m'écoutait parler pendant des heures innombrables en même temps qu'il exerçait son métier d'illustrateur à domicile. Cela l'a beaucoup vidé. La maladie de la jeune fille s'est introduite dans cette famille démunie, bien que fort aimante, telle un monstre que personne ne sait nommer. Tout le clan familial était perdu devant cette situation inconnue que même les soignants ne réussissaient à expliquer. A ce stade intervint une décision très importante pour la jeune fille comme pour tout autre schizophrène: fallait-il aller à l'hôpital ou être soignée à la maison? Beaucoup de psychiatres s'accordaient à dire que l'hospitalisation devait être évitée autant que possible. Les parents de la jeune fille avaient tout de suite fait le choix de ne pas l'hospitaliser de peur de la laisser dans une structure froide où elle aurait eu peur. Ont-ils eu raison? En un sens, non car la maladie avait de beaucoup entamé la sérénité des liens

familiaux et avait endommagé la nature paisible de la communication d'antan. D'un autre côté, mes parents avaient la sensation de pouvoir agir en l'aidant à domicile, de ne plus être impuissant. De plus, grâce à ce choix audacieux et risqué, la jeune fille avait pu aller à l'université, faire l'expérience d'une vie autonome à Paris, seule puis avec sa colocataire. Elle continuait, sans qu'il n'y ait eu une franche rupture, de s'occuper de ses papiers et même de travailler dans un hypermarché en fin de seconde année de Deug. Ces expériences appartiennent à toute vie de jeune adulte. Bien après, la jeune fille comprit que l'hospitalisation ne permet pas de mettre en place les choses normales de la vraie vie et qu'elle peut déconnecter l'individu des repères de l'existence la plus banale. Par contre, l'hospitalisation protège, répare, régénère, repose et allège d'une souffrance parfois intolérable.

La jeune fille est revenue sur ces considérations que bien plus tard. Pour le moment, la maladie s'en est allée. La situation présente est celle d'une jeune adulte découvrant une vie nouvelle, où elle n'a presque plus mal. Elle savoure cet intermède. Elle sent les choses légères et agréables, découvre une vie plus aisée rendant légitimes les efforts qu'elle avait accomplis. Enfin, elle peut lire, aller en cours sans efforts, discuter avec autrui en pleine possession d'elle-même et de ses armes; elle pouvait enfin se nourrir de la normalité, la trouvant soudain proche et possible, même si elle se disait tout bas que les autres se plaignaient souvent pour un rien par rapport à ce qu'elle avait dû affronter. La maladie appartenait au passé, et en même temps, elle était partout. Chaque bouffée d'air inspirée, chaque bouchée gourmande avalée, chaque moment agréable n'avaient une raison d'être que parce que la disparition de la maladie rendait tout cela possible.

L'intermède dura deux années, la deuxième prenant place en Angleterre où la jeune fille fut professeur de français. La boulimie apparut dès le début, le déjeuner de midi se constituant de repas sans fin, comme pour combler une solitude intenable. Le sport se voulait le

garant d'un poids contrôlé, d'une identité réparée, mais le ventre se gonflait de nourriture, sans se méfier d'un phénomène qui allait durer tout le temps de l'expérience, à savoir de crises massives où le corps explosait mis à mal par de trop nombreuses fringales, de gâteaux aux carottes dévorés honteusement, malgré soi. La jeune fille passait des heures et des heures dans les magasins d'alimentation, cherchant quoi prendre, tentant de se rappeler ce qu'elle mangeait avant. Elle regardait longuement les caddies des clients pour voir comment ils se nourrissaient, mais elle demeurait perdue au milieu d'un monde trop grand ou trop étroit, les limites se confondant les unes avec les autres. La jeune fille pourtant n'avait pas l'air de se rendre compte qu'elle allait mal. Elle trouvait tout cela normal et surtout était heureuse malgré ces blessures menaçantes, qui, apparemment, ne suffisaient à lui rappeler la maladie qu'elle avait subie. Certainement, elle se dissimulait à elle-même la gravité de la situation, gardant des souvenirs peu agréables dans une zone d'oubli inaccessible. Se croyant guérie, elle voulait à tout prix conserver cette santé recouvrée, mais, qui, recommençait, dangereusement, à se dégrader. Elle ne sut que plus tard que l'arrêt des médicaments et le stress de l'expérience qu'elle avait choisie avaient causé cette rechute qui donnait des signes avant-coureurs pourtant, mais en vain. La honte du premier épisode avait été si vive que le passé restait planqué volontairement dans un endroit où l'on n'entendrait plus parler de la « déstructuration », de vomi ou de souffrance. Le souvenir de ces trajets en métro ou en train où la jeune fille réclamait un sac plastique pour recueillir la gerbe provoquée par une angoisse trop pressante, revenait de temps à autres, sortant du placard de l'oubli. A l'époque où l'inconscient de la jeune fille envahissait le conscient, avec des pensées secrètes et des fantasmes pouvant être incestueux ou curieux, l'angoisse jaillissait, violemment. En Angleterre, ces choses autrefois connues revenaient par moments comme pour annoncer que la limite du monde normal et maîtrisé avait été franchie.

Progressivement, les blessures se frayaient un chemin à travers la vie que la jeune fille croyait avoir durablement reconstruite. Au fur et à mesure, les symptômes resurgissaient dans l'indifférence volontaire de la malade. Salie, les idées décalées et les impressions bizarres redevenant une réalité, la jeune fille se transformait en puzzle. Les divers morceaux de sa personnalité éclataient. La maladie était de nouveau là, frappant à la porte de l'âme d'une jeune fille triste et décontenancée. Cerbère lui ouvrait les enfers. Le gouffre était à ses pieds. Il faudrait encore remonter une route difficile, et sinueuse, car les signes étaient alarmants, leur présence indiquant l'urgence de la situation. La solitude et la douleur redevenaient incommunicables. La jeune fille est de nouveau en prison après à peine deux ans de liberté conditionnelle.

En Angleterre, la jeune malade va mal. Ses parents, inquiets et sans nouvelles depuis quelques temps, ont appelé sa famille d'accueil; trois jours après un long sommeil causé par la prise massive de médicaments, elle se réveille car on frappe à la porte de sa chambre. La propriétaire lui annonce que sa mère la demande au téléphone. Elle a pissé plusieurs litres de jus d'orange pendant son sommeil suite à une ultime crise de boulimie. Elle s'achemine vers le téléphone; son père a pris le ferry à Calais. Il vient la chercher. Le trajet est un vaste malentendu; le père sait que la fin de la félicité est imminente, que les masques tombent, que les illusions sont terminées; la fille est dans le déni. Elle refuse de comprendre. Leur lien est fort pourtant, une communication tacite ou plus explicite ainsi qu'un renouveau de l'amour filial les unissant. Le père et la fille mal portante seront par la suite toujours très proches.

De retour en France, la jeune fille postule pour être vendeuse dans un grand magasin de prêt-à-porter. Elle est prise. Le stress, la pression des soldes, l'exigence de ses supérieurs, et ses troubles alimentaires allant de l'anorexie à la boulimie, la fatiguent et achèvent de la mettre à

terre. Elle ne finit pas son contrat. Le verdict est sans appel. La maladie est revenue. A présent, le deuxième épisode est inéluctable.

CHAPITRE 4

LA RECHUTE

Les genoux doux de son père pour y reposer ma tête. La jeune fille dormait. Elle était encore loin de réaliser que tout venait de chavirer et que sa vie ne serait plus jamais la même. Elle pensait que ce serait l'affaire de quelques mois. Mais, la rechute était bien là, incontournable, irrévocable, présentant une étendue sans fin.

Les larmes se mettaient alors à couler sans raison apparente entraînant celles de son père. Les pleurs roulaient comme des billes mouillées. Ils étaient amers. On se retrouvait en terrain connu à cette exception près que le deuxième épisode cristallisait davantage les symboles de la schizophrénie et ne ressemblait pas à la première crise. Le diagnostic était tombé comme un ovni: la jeune fille est schizophrène. La malade ne cesse de s'informer et de lire au sujet de ce mot fort de sens et pourtant si vague. La première impression est bonne, voire euphorique: j'ai une identité, je ne suis pas la seule cause des choses étranges qui m'habitent, ce n'est pas tout à fait de ma faute, je n'ai rien inventé car ce dont je souffre porte un mot, « la schizophrénie ». Je ne suis ni folle ni sale, je suis malade; que tout le monde l'entende!

Cependant, le parcours s'annonçait chaotique et dès les premiers jours, une souffrance inconnue, plus forte que tout, disloquante,

déchirante, pétrie de toute l'horreur de l'inidentifiable et des questions allant de « pourquoi? » à « d'où vient cette énergie malfaisante? » s'était logée en mon sein, fabriquant un monstre qui ne me quitterait que six années plus tard. Le serpent chimérique était devenu la jeune fille, ahurie, dépossédée devant ces relents de douleur, qui empoisonnaient la vie mais aussi les promesses d'avenir. La jeune fille décida bien vite de commencer sa Maîtrise, de peur de rester en marge, définitivement rejetée. Alors que les étudiants s'y mettent en général à reculons, elle, se noyait dans le travail, seul dérivatif à la douleur, aux déchirures dans le ventre. La nuit était trempée de sueur; le jour marqué par d'insupportables vagues de froid et de chaud, de remontées visqueuses; c'était de l'angoisse, tenace, impossible à soulager, une chose qui faisait diaboliquement peur et créait un sentiment féroce d'insécurité. L'absence de répit de l'angoisse et de la souffrance rendait la maladie insoutenable. Elle pouvait à peine sortir dans le jardin, avait peu de force, recommençait à bouffer. Ce retour de la maladie eut tôt fait de s'emparer de son moral. Le découragement gagnait du terrain au fil des jours. La vie se présentait comme un cul-de-sac, sans ennui, sans déception, sans colère ni tristesse, sans ces problèmes que les gens rencontrent quotidiennement, en se penchant, plaintifs, sur leur sort. Non, cette vie était une sorte d'inimaginable au-delà, une mort à vivre enterrée vivante, pieds et poings liés, et enchaînée à la bonne volonté d'une instance qui régnait en dictateur. La jeune fille tenait à peine debout, à cause des médicaments certes mais aussi de la dépression qui était le résultat d'une existence trop difficile à prendre à bras le corps; mes pairs avançaient, faisaient leur vie, et je sentais remonter en moi un sentiment d'injustice, d'absence de contrôle, de vide et de terreurs qui restaient cloîtrés, car la communication de ces choses-là est impossible, tout simplement, interdite comme un tabou inexprimable. C'est comme si on demandait à autrui de pénétrer dans notre inconscient et de prendre en charge nos peurs, nos désirs les plus

secrets, nos fantasmes les plus inquiétants, la noirceur de nos pensées, et l'incompréhensible amas de bizarreries et d'idées équivoques; si l'on demandait également à autrui de supporter notre souffrance, elle serait tellement forte et effrayante qu'ils prendraient peur à jamais. J'étais condamnée et j'étais seule dans les couloirs de l'étrange, de la mort et de l'inimaginable. Même sans entrer en mon âme, autrui s'enfuyait, me lâchait avec un pesant verdict; ils ne comprenaient pas, et ne comprendraient jamais. C'était à nous d'aller mieux, pas à eux d'aller plus mal. La jeune fille perdait beaucoup d'amies malgré ses efforts intenses pour être à la hauteur et paraître aussi normale que possible. Le mal rongeaient pourtant et je me sentais si faible. Je tentais de poursuivre mes études, notamment en préparant le CAPES, mais, après être allée à tous les cours pendant un mois complet, j'avais épuisé mes forces et me retrouvais chez mes parents, tristement vidée, avec l'image d'une jeune fille régressant à un âge où tout est à construire, où l'avenir se bâtit, où les illusions se font et se défont certes, mais au moins, le plus souvent, se partagent-elles. Mes seules raisons de vivre étaient la clope du matin et celle du coucher, la bouffe qui m'engraissait par ennui, et la cure nécessaire de paroles qui engageait mes parents sans discontinuer. Ils étaient à cran et inquiets, j'étais retombée dans un enfer qui s'annonçait éternel. La démobilitation de mes efforts relevait de la difficulté indicible de combattre des démons plus forts que moi. La déchéance était palpable du moins en mon sein. La fracturation entamait mon identité, je ne voyais plus les limites de mon corps, me trouvant grosse quand j'étais mince, mince quand j'étais grosse. Tous les symptômes de la première crise semblaient avoir été centuplés; j'étais encore en dessous. Je vivais très mal cette aggravation, d'autant que je ne reconnaissais le premier épisode dans le second, et, comme tout était plus dur, plus sourd, plus lourd, je me décourageais. Là était sans doute la maladie pure, celle que l'on lit dans les livres spécialisés; une maladie modèle, bien expliquée, dans les règles.

Je fus hospitalisée deux ans dans une clinique universitaire, avec des jeunes touchés plus ou moins gravement par des troubles psychiques. L'expérience fut intéressante, car n'ayant pu vivre une adolescence normale, j'en profitais pour avoir des flirts et faire les quatre cent coups me comportant de manière éthérée et stupide. Cette respiration fut la moins douloureuse de ces six années de rechute même si la maladie se rappelait à moi et me causait des trous au ventre, une dislocation ou une brume dans le regard, toutes ces choses qui me séparaient de la réalité. Je souffrais également de voir ma situation mal considérée par les soignants qui diminuaient ma souffrance et mes difficultés qu'en moi-même, je ressentais comme énormes et handicapantes au plus haut point. J'étais également allégée du quotidien car il était pris en charge par l'unité de soin. Et heureusement; car dans tout autre lieu de vie, les gestes les plus banals, comme fracturés ou détachés, me faisaient mal. Toute action était un effort, une gêne, un problème. Le manque d'unification se manifestait surtout à travers l'impossibilité de faire les choses, y compris les plus simples, et il martyrisait mes nerfs, sans cesse sollicités. Ces deux années furent riches en remises en question car je voyais beaucoup ma psychothérapeute.

La jeune fille fouillait sa personnalité déchirée, essayant de lui trouver un sens, un « pourquoi » et surtout un « comment ». Les lésions semblaient irréversibles et la psychothérapeute ne paraissait pas convaincue par les progrès que sa patiente faisait, car ceux-ci étaient lourds, lents, par trop séparés du socle de la réalité. L'introspection dura longtemps sans donner de vraies avancées. La personnalité se construisait donc bon an mal an, à l'aide de la psychothérapie et des pansements que la jeune fille s'inventait pour calfeutrer ses brèches. La musique était presque le seul baume, la seule aide naturelle. Le chemin était long et les écueils trop grands; la scarification fut à ce stade très fréquente, comme s'il fallait, pour les accepter, reproduire les fissures sur le corps douloureux. Le visage que la jeune fille avait barbouillé de sang, et ses bras rouges, composaient un tableau effrayant, à la hauteur de la détresse de la malade. Après ces épisodes d'autodestruction, qui

durèrent certes un certain temps, l'étape suivante semblait annoncer un progrès. Le principe était de s'embaumer soi-même avec moult douches et parfums, de se mettre en valeur, et de se respecter davantage même si quelques claques sur son propre faciès ne purent être évitées.

A cette époque de fin de clinique, les choses n'étaient toujours pas bien engagées. Bien qu'un amour soit né dans cet hôpital avec un garçon également schizophrène, la route était floue et difficile. Les gestes toujours pénibles; la fracture dans le ventre; les angoisses; la difficulté de sortir et l'incapacité à se tenir à une activité régulière. Et cette relation amoureuse se présenta vite compliquée. Certes, les deux êtres s'étaient fortement aimés et compris dès le début, mais la souffrance de la jeune fille se reportait sur le jeune homme dont l'apathie chronique créait à son tour un handicap, une gêne dans le couple. Il y avait fusion et confusion; amour et ambiguïté; tendresse et implication de l'autre dans ses propres problèmes.

Après deux ans de vie commune avec mon ami, l'aboutissement de la psychothérapie et quelques belles réussites, comme l'investissement dans un travail rémunéré, même chaotique et point entièrement satisfaisant, ou l'accomplissement d'un Master d'anglais avec une mention bien, je suis la preuve que l'on peut vivre avec une maladie comme la schizophrénie. J'ai rencontré des patients, qui, même sans travailler, sont très heureux et satisfaits de leur vie, grâce notamment à leur dévouement dans des activités associatives ou caritatives. Tant que le malade est entouré, il y a une amélioration possible, voire une guérison ou une rédemption. En consentant des efforts réguliers et en faisant preuve de patience, on peut trouver un équilibre heureux même si on laisse de côté l'espoir d'une vie normale qui n'est pas le seul modèle de vie possible. La fantaisie ou le décalage, la marginalité ou la différence constituent des contrepoids importants pour la bonne santé de toute société. Ils sont les repoussoirs de la tolérance.

CHAPITRE 5

L'AVENIR

Il y a toujours là, lové dans mon corps, le regret de n'avoir pas vécu tout à fait comme tout le monde, d'avoir laissé trop tôt mon insouciance de côté. Ces années de mort où j'ai ressenti au plus profond de moi, la honte d'être diminuée, moitié moi-même, moitié monstre, envahie par cette chose informe et visqueuse que l'on nomme maladie; sauf que celle-ci n'était ni vraiment reconnue ni, loin s'en faut, comprise. Ces années d'efforts qui ne payaient pas, ces longs moments, que je vivais éternels, ces temps de souffrance et de terreur, où je ne me reconnaissais pas; les sursauts de mon identité qui me faisaient peur, et me conduisaient à me considérer comme une folle perverse; ces gestes communs, mais douloureux pour moi, m'évoquaient une pauvre fille se débattant avec son quotidien; quand je ne me lavais pas, ma puanteur me renvoyait l'image d'une jeune femme négligée, se laissant aller; cette maladie jetait sur moi l'opprobre.

La femme que j'étais devenue était rongée par ces souvenirs. Vermoulue, la mémoire. Entamée, la confiance. Détrônée, la patience. Affaissée, la volonté. Le sein jaune, et l'humeur ingrate. L'esprit épouvanté et la conscience meurtrie. Faire place au mieux-être, c'est inviter le passé à s'oublier lentement; mais l'effacement d'un bout de vie n'est pas chose facile; on ne consent à redonner sa confiance qu'avec modestie et circonspection; avant de s'ouvrir comme un bourgeon dans une terre fertile, on garde son âme pour soi, sa corolle fermée. Et peu à peu, la vie offre ses promesses. Mais pour le moment, la jeune fille pleure et se débat avec les réminiscences de sa douleur, qui remontent en gerbes, amères, moites, inhospitalières.

Puis tel un miracle, quelque chose se profila, laissant perplexe et décontenancée la jeune fille, qui d'ailleurs, pendant toutes ces années de parenthèse, était devenue adulte. Elle se connaissait mieux; était plus sereine face à la vie. Le puzzle, après ce parcours d'efforts et de combat

volontaire, se complétait dans une plus grande unité, atteignant à de rares moments, l'épiphanie, dans une sorte d'adéquation entre tous les aspects de la personnalité. L'alliance de médicaments enfin efficaces et du travail accompli durant tout le temps de la maladie ouvrit la porte à une santé meilleure et plus solide. La jeune fille avait grandi. Son esprit avait appris à s'en débrouiller avec la vie. Soudain, la situation évoquait une chanson, un air de fête. Comme Barbara le disait, « Et puis [...] ça arrive, ça vient de loin, ça s'est traîné de rives en rives, [...], et puis un matin au réveil, c'est presque rien, mais c'est là ça vous émerveille, au creux des reins: « la joie de vivre ». » Bien sûr, la transformation ne serait ni instantanée ni idéale, elle se filerait lentement, au fur et à mesure d'efforts encore consentis, tel le tricot difficile d'une couturière néophyte, car le mal avait blessé. Mais, pour la première fois depuis six années de cauchemar éveillé, de rechute, calés au creux même du corps, la promesse d'une vie meilleure, d'un bonheur possible, d'une envie nouvelle s'annonçaient et rendaient l'existence plus sucrée, son amertume s'érodant pour laisser place à l'espoir. L'avenir sentait bon; l'air s'était purifié. Peu à peu, la jeune fille confiait à la vie une part de son âme. Telle une douche baptismale, ce changement, timide, circonspect, ce bon présage, cette liberté lavaient la malade couverte de suie, d'ordures, de douleur. La vie était désormais au-devant, et non plus détruite, inacceptable, douloureuse, en cul-de-sac. Les signes positifs laissaient entrevoir une maîtrise plus grande de l'existence et de la maladie, maîtrise qui, jusque-là, se dérobaient.

Ma vie restait abrupte et difficile. Cependant, entre le gouffre et la lueur de la grotte, on préfère la lumière même faible, encore obscure. L'existence du schizophrène sera toujours escarpée et précaire, mais on peut sans doute apprendre à reconnaître quand un possible bien-être se présente, détecter les signes positifs auxquels s'accrocher. Dans cette incertitude terrible, des possibles existent bel et bien. La stabilisation doit être considérée prudemment. Dans la schizophrénie, on se stabilise, on ne guérit pas.

Deuxième partie

POEMES

Du chaos à l'unité



*"La beauté du monde qui est si fragile, a deux arêtes, l'une de rire, l'autre d'angoisse,
coupant le coeur en deux"
Virginia Woolf*

I- MORT ET DISLOCATION

Maladie

Maladie, tu me déranges
tu me peines
tu m'as ôté le noyau
des fruits drupes de la vie

Maladie, tu me tues
tu délasses mes acquis
tu l'obliges
à mettre mes mitaines
même dans l'été brûlant

Maladie, tu m'exaspères tu me serres
trop le coeur
tu lui infliges
des heures d'angoisses et de terreurs

Maladie, je te hais, d'une haine violente
tes malheurs, tes non-dits
tu poisses mes draps
quand je transpire la nuit
dans un lit tout mouillé, de sueur, de vomi

Laisse-moi, abandonne-moi un peu
je ne suis plus ton invitée
l'espace béant me ronge, me mange,
Je te hais

Rosée du matin,

Emissaire d'une triste joie,
La rosée du matin, s'égoutte
Au travers
Des feuilles ajourées

Peine en dentelle ou douce miséricorde,
La rosée
S'assombrit aux nuages de pluie,
Brille parfois aux rayons d'Août-
Et souffre au jour

Victime d'Hélios, amie des larmes,
Sans armes sans doute,
La rosée, liquide lumière,
Glisse de l'arbre
Et meurt.

Tu m'as laissée,

Le chat a laissé sa gamelle
L'oiseau son nid
La peluche les bras de l'enfant
Les cheveux le crâne du vieil homme
Et toi, tu m'as laissée plantée là,
Mon café dans les mains,
Le vertige au bout des doigts.

Tel,

Tel un oiseau ébréché
Qui aurait perdu ses ailes
Dans un nid d'épines
Importé d'un pays rêche
Telle une âme sans âme
Détachée de son corps
Que l'espoir rend malade
A force de mensonges

Et

D'une volonté crevée
De se voir trahie
Tel un chien que la foudre
Aurait coupé en deux,
En portions inégales
Violemment répandues
Sur l'asphalte brûlant,
Au goudron effondré

Telle une fleur sans tige
Dont les feuilles ont noirci
Faute de sels et d'eau
Faute de voix amies
Et, qui meurt

Telle une clarté lasse
De n'être que lumière
Alors que le soir tombe
Et l'empêche de briller
Et chasse de ses humeurs
Sa douce volupté

Tel un verre de lait
Que le temps a tourné
Sans égards pour sa robe-
Blanche

Et qui, sans craintes, a noirci
Sa tendre pureté

Telle une goutte d'eau
A côté de son vase
Qui cherche sa prison
mais rêve de liberté
Et qui sèche au soleil

Tel un chat sans poil
Qui se gèle au dehors
Et rêve d'une fourrure
Pour protéger ses os
Et pense qu'une gamelle
Lui sera refusée
Tel un champ sans blé,
Sans maïs, sans orge,
Sans seigle ni avoine,
Et qui n'a plus d'épis
Balançant leurs tiges
D'un côté ou de l'autre
Et qui saigne

Tels une aile sans plumes,
Un désert sans mirages
Un souvenir sans mémoire
Un nuage sans pluie
Un livre sans mots
Ou une montre sans aiguilles,

Je me meurs

Ecorchure,

Ecorché en plein cœur,
Mon genou saigne
Il fait des miettes
De sang rouge
Sur ma peau craquelée.
Il n'y a pas de pansement
Dans l'armoire à pharmacie.
Le mal est lancinant, il s'acharne et
M'avilit sans un merci.

Le sang est rouge,
La guerre en mon sein
Pleure,
Nourrie de rien sinon de haine;
Le courage insuffisant
Appelle la paix
Dans la kitchenette
Où le sang du porc
Coule du couteau
Assassin, se prenant pour un héros.
La guerre est une faiblesse,
La bonté, la paix, l'azur du ciel,
De trop rares richesses.

Serpent, chimérique douleur

Chimériques visages en carton-pâte,
Les cent mille têtes du serpent
Se transfigurent en monstres géants,
En formes creuses et écarlates,
En douleur sèche ou insomniaque.

Epée plantée en pleine échine,
Le serpent crie, se tord et rompt;
Empli soudain d'une rage sanguine,
Il se démène en vaines attaques
En vifs sauts, en pauvres bonds.

Serpent aux torsions cauchemardesques,
Tu prends mes maux, mes folles douleurs
Et tu t'épuises en arabesques
Avant de gésir en ton linceul.

Un, deux trois... Coups Bas,

L'amie fidèle
A perdu ses ailes
Dorées.
Des bouts de vie
S'envolent - Terreur
De la peau volée,
Enterrée et fêlée.
L'amour de la haine
A failli à la beauté
Et a dévoré le sein
Et le corps qui étaient
Acquis
Quand, soudain,
Bonté éculée,
Le mal a blessé.

Les putains,

J'ai découvert la plume de la vie,
Acerbe, méchante, nocturne,
Sans élans pour autrui,
Calmant ses rages sur
Les putains, les talons
Déchaussés, les brides
Défaites, elles décèdent,
Dans les détours de la vie,
Et échouent à soigner
Les larmes de l'enfant.
Sans reculer, avançant
Toujours, elle a dégrafé
Le mot "amour" et l'a
Marié à la mort, blanche
De deuil, noire de suie.
La vie a épousé le Chantre
Des jours douloureux pour
Recracher le malheur dans la
Bouche des miséreux.
Elle a mis les putains
Dans la gueule des loups,
Les a fait coucher, bavant d'angoisse,
Avec le cul des culs-terreux.
Terrifiée par l'ours, douce
En dedans, la putain a mis
Son sexe au service des martyrs
Mais aussi, des Crimi-
nels, Colonels et autres
Solennels.
Elle a étalé sa bonté
Sur la bite des pauvres.
L'existence n'a pas réussi à
Montrer que le cas des putains, courageux et
Misérable, n'est qu'une blague.
L'amour lui manquant,
La tendresse aussi,
Sa fougue magnifique
A fait du fiel
Du miel, donnant un plaisir volé

Aux clients exigeants.
Elle a été trahie, mensongée
Par une vie dure et injuste.
Se retenant, elle n'a pas jeté
D'insultes,
Et même,
Humble et forte,
Elle a fourragé
Dans les Destins
Les plus vils,
Et a été déglinguée
Par la naissance d'un enfant
Malingre et apeuré
Qui, horreur, lui a poussé dans le ventre.

Une image Chagrin,

Le miroir m'a renvoyé mon ombre,
Un pensum que ce moi
Divisé en trombe
Par un orage ciselant mon antre

Le carnage puis l'effroi
Je ne veux que personne n'entre
Dans ma moelleuse oraison
Que la trahison

Des rimes hantent. La plume
Se vante sur le papier
Mais ne peut soutenir, exhumer
La laideur des sorciers
Résidant en ma tête

Réaliser,

Dans ma chambre, isolée,
Je peaufine ma conscience
Du mal et de la douleur
Comme en un mausolée
D'essence féminine
L'heure a sonné, de mimes
En mimes, d'endosser
La capeline de la santé
De bondir, en connaissance,
Dans l'ancre vermoulue
De la bienséance,
Mais ne nous enterrons
Pas, la chance à l'horizon
Restera avec nous, ou,
L'odeur des crimes intérieurs
Empoisonnera avec chœur
Notre chant

Je m'échappe des monstres grouillant en ma tête

La vie n'est pas toujours belle
Il y a souvent des étincelles de gloire déchu
Des caravelles, brisées au large des Seychelles
Paradis illusoire, anathème d'un triste soir
Quand vient la fin et les querelles en notre sein
Qui gisent sur un fauteuil de laine
Cousu à la main par notre belle
Belle maman au fond d'un trou sombre et grand
Alors, triste et quelque peu cruelle
Je jette des chrysanthèmes sur la bière
De celle que j'ai tant aimée
Terrible dans mon mal
Je cherche à m'échapper
Des monstres horribles
Grouillant en ma tête

Le cœur serré

J'ai mal, ô très mal
Au cœur du bonheur
En cette détresse
Il n'y a plus de fleurs

La neige est tombée
Cassée la voiture
Heurtées les foulées
Point, il n'y a point d'âme

Et cette martingale attachée
Sans liesse, autour du fil
D'un chemin en ruines
Le chemin est si dur
Et ne mène nulle part
J'attends le serein,
Le soir en lumières
Pour déchausser les escarpins
Qui faute de vair
Seront légers
Bien que pauvres et modestes

Gardez-moi une place
Dans ces folles mesures
Qui de dièses en bémols
Construisent un futur

Vidée du passé, accrochée au présent
Blessée par l'humour autant que par le temps
Je décris en ma tête
D'humbles arabesques qui, tout
En jouant,
Ne permettent pas la fête

Il est des temps maussades
Des rires sans dents blanches
Des hivers refroidis
Et ce mal aux hanches

Il y a cet îlot qui s'échappe
Au loin sans trêve ni repos
Il s'en va, et ne revient
Les fables de la vie
Ne sont que livres et contes
Car, véritablement, l'existence
Nous heurte, nous malmène
Et égrène
Son chapelet de malheurs
Comme pour empêcher
Que l'on aie trop confiance,
Dès le petit-déjeuner, la guerre
Recommence, entre tartines beurrées
Pain et madeleines, nous voici
Propulser dans cette vie mégère,
Et rude et ennemie et enfin,
Un jour, le cercueil nous attend
On fait le deuil de soi-même
Et on se rue dans la fosse
Un peu plus indulgent, mais mort
Et moulu par les vers

Un soir d'anniversaire ou détresse ennemie

J'ai craché mon venin,
Ma morve et mon horreur
De la douleur vicieuse
Devenue mon tanin
Cette lie obséquieuse
Qui prend la tête et les mains
Reste, visqueuse, au creux
D'une bouche qui ne veut plus rien

Enlève ce surplus
Cette languissante agonie
Pour atteindre au loin
La lumière promise
D'un destin guère facile
Mais qui, je le sais bien,
Peut danser des quadrilles
Attendons demain, peut-être
Le matin sera plus serein

Je tiens tête

Je tiens tête au soleil
A la terre à la lune
Je croque des groseilles
Tout en lisant les unes
Des journaux
La rosée fade humecte
Mes pieds jeunes et chauds

Mon corps est alourdi

Mon corps est alourdi
De lourdes draperies
De ces rideaux de bienséance
Ces tissus encombrants
Ces choses qui vous tombent
Sur un cœur affadi, qui aimerait
Aller au rebours du temps
La science de l'âme et de la maladie
N'est pas exacte mais souvent
Incomprise
Les nerfs poussant sur les jambes
Vous plantent dans les genoux
Des lames
Trop acérées
Faire fi est impossible
L'accepter est horrible
Alors, la plume rouge de miettes
Acides, arides
Raconte-moi comment n'être point sur le partir
Que tu lises un roman
ou peignes une frise
Vas trouver comment un temps béni
Se décide

Mon Ami

Ce n'est pas un adieu,
Juste un petit fossé
Où coule une rigole
Qui hier n'était pas

Les lunes de nos âmes
Se sont séparées
Et, de manière ombrageuse,
Comme deux oreillons
D'abricots ont cessées
D'être accolées
Nos esprits purs
Qui jadis peuplaient l'ivresse
Du monde, s'affolent
Dans les prouesses
D'un jour nouveau
Est-on déjà vieux mon cœur?

Point de jugement, juste
Cette rigole entre nous
Qui hier n'était pas
M'abandonnes-tu
Que fais-tu de nous?
Cette eau maléfique

Trouveras-tu un cœur
Aimant pour te coller à lui
Pardonnnes-tu mes trahisons?
Mes bassesses?
Que fais-je de si mal?

Ai-je créé cette rigole
Qui coule chaque jour plus fort
Séparant nos âmes brisant
Les restes de cet amour
Puisse-t-il durer toujours
Dans un coin ombragé de nos têtes folles

Tout de même
Il y a cette rigole, fuyante, malhabile
Qui hier n'était pas

Bonsoir,

Le chat a laissé sa gamelle
L'oiseau son nid
La peluche les bras de l'enfant
Les cheveux le crâne du vieil homme
E toi, tu m'as laissée plantée là,
Mon café dans les mains,
Le vertige au bout des doigts

Incessantes insomnies
Ou hypnes perverses,
Le mal latent se verse
Dans des pensées ennemies.
Et, tremblante, dans une clarté sans jour,
Seule dans un grand dortoir,
Peuplé de personnes
Désertées par l'amour,
J'ai souri, espérant le sursis.

Mais, les nuages ont délaissé le ciel,
L'écume moussante la mer,
Le gibier le festin promis.
Alors, doucement, calmement, avec pureté
J'ai imaginé mon épaule contre la tienne,
Juste pour être près de toi,
Délivrée enfin d'un destin maudit.
Au matin naissant, tu es parti,
Laissant contre moi la douleur suante
Et je suis restée là,
Ton âme si chère au bout des doigts.

J'ai glissé

J'ai glissé des mitaines
Le long de mes mains,
J'ai rangé le garage,
Porté des parpaings,
J'ai fait chauffer de l'eau
Pour un thé brûlant
J'ai fait mes bagages
En silence,
J'ai mis mes bas de laine
Et, dans l'obscurité de ton indifférence,
J'ai pleuré amèrement,
Avec abondance
Sur mes joues pâles.
Puis, au firmament,
Je t'ai glissé dans mes rêves,
Je suis devenue Circé
Désireuse d'Ulysse;
Les chants des sirènes
T'appelant, je t'ai attaché
Au mat, pour que tu restes
Avec moi.
Le rêve s'est achevé
Quand, en Pénélope,
J'attendais ton retour,
Brodant ma tapisserie
Mille fois recommencée.
Le réveil fut doux mais anxieux.
Du périple de l'odyssée,
Tu n'étais pas revenu.
Alors, je me suis levée comme
Chaque matin, j'ai mis ma jupe
De laine, car il faisait froid,
Et me suis blottie contre
La tendresse que je voulais t'offrir
Si tu avais ouvert les bras.
Enfin, j'ai pris mes valises
Et m'en suis allée à Venise,
Seule, triste mais vivante d'avoir aimé

Sans Titre

Nous allons
Vidanger nos amours
Pour un grand cru
Tendre la main vers les dieux
Pour qu'ils viennent apaiser
Les journées en retard, celles qui n'ont pas marché

Un millésime unique
Pour en avoir trop bu
Les seins de ma grand-mère
Encore frais, ronds et formés
Me reviennent en mémoire

Je me lève au matin
Pour mon café fumant
Les biscottes beurrées
A côté du pain croustillant

Aujourd'hui
Nous allons vidanger nos amours éperdues
Et ma grand-mère dans sa tombe
Me lira des poésies
De belles choses inventées
Pourquoi ne l'ai-je pas connue?

Hécatombes (moment révolté)

Comme une outre pleine
Qui a lu tout son saoul
De Hugo à Gary
De Sade à Verlaine
J'ai aimé, j'ai maudit
Ces génies parfois cruels
Et, sur la chaise
Qui se trouve près du lit
J'ai pris une bouffée d'air

Vers mes poumons
Occis, j'ai regardé ma vie
Ma vie bien loin derrière
Toutes ses joies et ses hécatom-
Bes, j'ai déterré les morts
Poursuivi les vivants
En dans l'ancre charnue
Qui me sert de giron
J'ai oublié les méchants
N'ai gardé que les bons
Ceux-là mêmes qui m'ont
Prodigué tant de dons
Et faute de procréer car
Je ne peux pas, j'ai ouvert mon carnet
Y ai inscrit mes pas, vers une vie ouverte
Qui hurle d'être vécue, point à demi
Point lasse, j'ai rangé mes affaires qui
Dans l'armoire sont mon double
Une peau parachutée qui couvre
Les blessures dans la houle
Du coton, de la laine, du cachemire,
Et encore heurtée par cette vie ennemie,
Cette vie qui cogne avant d'être amie,
Dans ce monde sans bornes
Qui vieillit les anxieux, les coeurs
Calcinés qui attendent leur heure
Et dans cette tourmente, ces bontés
Assiégées, j'ai relu Hugo, Verlaine
Gary et Montaigne, j'ai plongé dans leurs livres
Dans leur spleen qu'abolit une société
Où il faut être gais même quand on n'a pas envie
Et sur les trottoirs des mendiants
Mendient, ils veulent quelques piécettes
Mais n'ont même pas d'abri
Pour cacher leur tête dans un lit
Bien calé de coussins
Et dans les tsunamis des pays,
Qui ébranlent les gens, et les
Mettent en panique, quand je regarde
Le ciel et que je me sens seule,

Isolée, emmurée, écrouée en ma tête
Et quand volent mes yeux
Pour voir ce qui m'entoure
Les agents de police, les dictateurs
Qui courent sans être incarcérés car
Cruauté fait loi
Quand je vois mon être éclaboussé
En mille facettes, que je ne sais plus
Si vivre c'est être bien
Parce que je gis en mon mal;
Les petits, les gros, ceux avec des lunettes
Sont tous dans cette houle de l'éden oublié
Perdu pour toujours, la peluche dans les bras
Parce qu'elle rassure et ne se plaint pas
Et l'amitié crevée par l'égoïsme né
Celui qui va devant et s'empêche
De donner, de donner un petit peu
Pour que l'autre soit content,
Alors, Hugo, Gary, Verlaine
En votre temps, avec votre verve amie
Quand vous êtes éloquents
Vous cultivez mon esprit
Qui retrouve dans vos pages
L'agrément d'être humain, l'intérêt d'être sage.

Je ne sais plus

Je ne sais plus
Faire mon lit
Je ne sais plus
Mettre la table

Je ne sais plus
M'adonner à regarder
Les nuages

Ma santé ravagée
Fuit l'esprit pur et digne
Ma peau est craquelée
Je vais à l'hôpital
On me dit de changer
De demeurer stable
Mais je ne puis
Ma santé en cavale
La douleur m'a rasé les cheveux
J'ai des dents misérables
A force de hurler
Donnez-moi s'il vous plaît
Une pensée, quelque chose
A quoi me raccrocher

Mon orgueil est parti
Foulé, rendu à néant,
Trop humilié, il a foutu le camp
Même la joie est nomade
Alors reste un peu contre mon bras,
Collée mère dont je suis l'enfant
Donne-moi de tes mirages

Choquée

Toute seule, je me vois déficiente
Ma voix en décalage, l'esprit chauve
Sur le crâne
Et dans la tourmente
De ma pauvre existence, lâchée,
Lynchée par tous,
Oui, je suis malade
La peine incandescente
Je fais plus que mon âge
Et mon âge est givré,
Insolent, indécent
Que m'est-il arrivé?
Alors sous la pluie
Courent mes douleurs,
Mes césures, mes brûlures,
Mon âme est loin du coeur,
Sans plaisir, soit honnie
Cette peine qui me mange!
Asservie et courbée
Sous les crottes des anges
Du paradis je n'ai
Qu'excréments et vomis,
Fêlures, désenchantements,
J'ai vieilli
Sur ma tête
Il n'y a plus de cheveux
Offert à tous, mon crâne
Se présente presque nu
Et les lampes qui m'éclairent
Ne font que m'insulter
Tristes miroirs, tristes échos
D'un moi solitaire, qui cherche
A boire, qui cherche l'eau
Et une planque
Pour défaire les lacets
Des chaussures que je n'avais pas su nouer,
Pauvres orgies d'une tête malade, égarée,
Sous la pluie

Dans le vent, je suis fouettée de partout,
Inutile néant mais il me reste encore
Des trombes d'eau, des misères
Qui s'accrochent à mon cou,
Mes prières, mes ulcères,
Mes blessures, mes brûlures
Qui consomment mon âme
Et qui se fourrent partout
Sans me laisser de trêves,
Alors vie je t'en prie,
Laisse-moi un peu de magie,
Quelques rêves

Grand-père et Nicolas,

Vos vies s'entrecroisent,
Vous ne vous connaissez pas.
On n'aura jamais eu le temps
De parler franchement.
Ou de rire ensemble.
Tu te barres sur ton bateau
Et tu me laisses vivre sans toi.
Tu pars loin du monde,
Et moi j'y entre seulement
Comprenant à peine ses codes et ses chants.
Pars certes, la nature est ainsi
Mais ne pars pas de ma vie;
Tu étais important, ni toi ni moi
Ne l'avons vu ni considéré vraiment.
Ma vie vient de ta source
Et tu ne m'as jamais dit ce dont tu souffres,
C'est un tournant dans ma vie, et tu t'absentes de celle-ci
Comme tu as largué tes fils dans une incertitude,
Une rancune de l'eau houleuse.
Tu as manqué à tant de gens, de ton vivant,
Tu les voyais seulement pour Noël et les anniversaires
Sans faire du reste une prière.
Dis-moi comment vivre après ton règne,
Avec mes proches et les Ardennes

De ma ligne Maginot; pars, je t'en conjure
Ton état n'est qu'une blessure
Et va-t'en je le consens
Mais la peine coule en mes veines et mon amour
Que tu n'as pas connu
Demeure seul en retenue.
Viens me voir au ciel, viens voir mes catacombes,
Il y aura toujours une place pour toi, ton absence et tes veilles.

Pour grand-père,

Mon papa me rapporte
Comment tu vas,
Grand-père.
Ta langue couverte de jaune
Enfumé, ne parle pas.
Tes yeux sont révulsés,
Tes joues en creux,
Tes poumons blessés.
Meurtri au dedans, alerte
Au dehors, tu te demandes où est la sortie.
Appelle tes femmes et tes enfants, la fin est proche,
Tu le sais bien mais comment...
Les blouses blanches t'auscultent, comme
toi tu auscultes tes souvenirs,
Tes moments intimes, au lit
Ou en famille, tes failles secrètes
qui te rongent toujours,
Tes extravagances quand tu enchaînais
Les danses.
Le papier peint de ta chambre que tu avais refait
Sert à d'autres maintenant,
Mais tu leur rappelles le temps
où petits ils avaient besoin de tes soins,
Et du sourire de tes dents.
Après grand-mère,
Tu te meurs, laissant mon père en larmes, tout seul et en deuil.

II- VERS L'UNITE (GRACE A L'AMITIE & L'AMOUR)

Je t'aime

Quand tu me regardes,
Quand tu t'éveilles le matin,
Quand tu sens le renfermé de la bouche
Quand tes cheveux sentent le parfum
Quand tu t'adosses à mon amour
Quand tu es fatiguée
Quand tu pleures sur ma joue
Quand tu manges une glace
Quand on se dispute
Quand tu m'embrasses
Quand tu fais valser les nuages
Quand tu fais valser la lune
Quand tu ris trop fort
Quand tu es déçue
Quand tu me prends dans tes bras chauds
Je t'aime.

A toi,

Je garde les ailes
Que tu m'as données,
Tendrement blotties contre moi
Ou en éventail-
Au grand jour

D'une main habile,
D'un mot de miel,
D'un regard nu
Ou plein d'ivresse,
Tu as rendu au mot tendresse
Ses plus belles lettres

Sous les étoiles accrochées
Au hasard, sur la voûte
Tes doigts amis ont pris ma main
Qui, confinée au fond d'une poche
Les membres raidis de vaine souffrance,
Cherchait une douce étoffe
Et craignait les épines

Sur ton sourire,
J'ai vu le jour
Et dans tes yeux,
J'ai lu l'espoir
Quand tout autour,
Les copeaux d'un monde mort
Étaient chassés par le vent

Tu as serré mon poignet
Qui, plié par la tempête,
Restait courbé;
Immobile
Et comme une vraie promesse,
Tu l'as aidé
A se remettre.

Les anges détrônés et guettés
Par une mort proscrite
Avaient mis le feu
A mon âme.
Quand, tout soudain,
D'une douceur secrète
Tu as éteint l'incendie.

Et, quand les plaies
Restaient béantes au jour brûlant,
Tu les as pansées
D'une nuit calme,
D'une voix sereine;
Mais, grelottante.

Parfois ton cœur, de sanglots étouffés,
Se déchirait;
Et s'ouvraient alors,
Devant mes yeux impuissants,
Des blessures et des brèches;

Ame complice d'humeurs ingrates,
D'eau déshydratée
Et d'oiseaux pris au piège,
Tu as vu les soleils éteints
Et les nuits noires
Et tu m'as apporté
De la lumière.

Au soleil fidèle (à l'intention de Nicolas),

Quand, de toute ta tendresse,
Tu me glisses
Un baiser,
Tu me laisses ployée
Sous les caresses,
Les mots plissent
Entre ta bouche à demi ouverte.
Les jours brûlants de fièvre secrète,
Je te défie
D'être celui
Qui trouvera les flèches
Pour percer
L'obscurité.

Jamais en épine,
Ta patience, façonnée par des douleurs
Aux origines
Scellées, se déploie en cœurs
Et quand mon chagrin
Rencontre le tien,
C'est au grand jour
Que jaillit notre amour.

Mon amour,

La glace avait fendu,
La glace avait brisé la crête
De mes espérances.
D'un pas mal assuré, j'ai rendu
Les clefs du bonheur au prophète,
J'ai réglé mes dettes,
Et me suis blottie dans le silence,
Ravie d'une paix, pourtant,
Scellée d'un mauvais sceau,
Blessant, rageur, éteint.

Dans l'ombre, l'étau
Se refermait. Le mal était
Serein; moi, j'étais crevée
Par les infinis poignards
Plantés en mon linceul,
La viande dépassant des écueils,
Pointait un soir
Aux allures de cauchemar.

Point de répit. Souffrance à point
Ou bien cuite, l'amour désertant
Avait achevé de me perdre.

Quand la neige m'a mise enceinte
Du froid, en lien
Avec l'orage et le sang,
J'ai saisi mes prières
Et me suis réfugiée dans l'amour
De tes bras.

Pour Nicolas (mon amour),

Tes paupières se sont refermées
Par ennui,
Tes dents mi- blanches
Me sourient
De toute leur existence.
Tes mains frôlent mes hanches amies,
Tes pieds me font des signes
Que j'ai compris,
Laisse-moi t'aimer
Avec force et envie,
Ta peau me crie de t'aimer
Et tes yeux de velours
Me rappellent, quand ils sont ouverts,
Que la vie est devant nous,
Avec sa verve, sa tristesse et sa nonchalance
Malheureuse, parfois en liesse,
Toujours en amour.

Papa (fête des pères),

Dans ta vie
J'aimerais que, de nouveau,
Tu pêches ta chance;
Peut-être qu'à force d'usure,
Ton anse a perdu sa courbe,
Qu'à force de blessures
Et dans la tourbe, ta théière
S'en est allée en lambeaux
Mais, pour un jour, se recoller
Grâce à l'envie et au bonheur.

Ma maman,

L'éclipse a caché le soleil,
La neige et l'âtre flambant.
Elle a dénoncé, par l'absent
Et vermeil diamant,
L'injustice, les noirceurs
Enfouies.
Ainsi, il a fallu l'amour
Du foyer pour amerrir
Sur l'océan du désir
D'aimer.

Etoile sans lune,

Etoile sans lune,
Lune sans étoile,
Gisant sur les dunes,
Peignées sur la toile.

Clocher, beau clocher,
Attrape O la nuit,
Clocher, beau clocher,
Passe outre ton ennui.

Toi, gardien des cieux,
Maintiens sous clef les étoiles;
Elles sont chères à ceux
Qui ôtent le voile,
Le voile de lin,
Qui cache tes seins.

Je te confie

Je te confie mes pleurs
Mes plus intimes ennemis
Ceux-là mêmes qui gèlent
Mes espoirs fleuris
Mes orgies, mes chimères
Mes prières aussi
Je te confie mes peurs
Mes peurs avant la nuit

Je te confie mes maux,
Mes morts et mes peines
Et puis aussi l'aurore
Quand le jour s'annonce bien

Je te confie mes rêves
Mes peines et mes brèches
Mes blessures et les accroc
La fière beauté des mots

Je te confie enfin
Le froid
Du beffroi enneigé
Je te confie mes larmes qui coulent
Sur Notre-Dame
Et les mots vieillis
Qui ne servent plus du tout
Empoussiérés, inutiles
Et dans la détresse d'un monde privé de sens
J'ai cherché en mon sein
Des bulles réconfortantes

III- PLAISIRS DE VIE

Couleurs,

L'amour bleu
Le sein blanc
Le vin
Rouge
La vie noire
Le corps gris
La fumée morte
L'éternité
Douloureuse
A l'infini
Jaune.

Les brioches,

Croûtes chaudes et chairs dorées,
Les brioches s'échappent en volutes
De fumée tiède

De leurs bras ronds et gourmands
Les boulangères ajustent
Les fourneaux
Au bois flambants

Sur l'étal, chaussons aux prunes
Et tartes épaisses cèdent
Aux appétits diurnes

Le café,

Au café, l'amour,
A gagné son parcours
Cycliste. En apaisant
Les tristes instants,
Il a invité ses proches
A manger auprès de
L'Âtre et des coureurs.

Des gorges pâles...

Des gorges pâles des ballerines
Aux lèvres rouges des concubines,
Des larmes tristes de Pierrot
Aux voix criantes des badauds,
Du rose éteint des grenadines
Au pourpre gai d'une cerise,
Du chant clair du rossignol
Aux plaintes secrètes de Guignol,

De la blancheur de l'albumine
A l'inquiétante noirceur des mines,
Des notes dansantes de la cithare
Au destin sombre d'un Mozart,

Les contrastes font de la vie
Une bénédiction

Quand je vois,

Quand je vois les champs
Quand le temps est beau
Quand l'amour prend place
Dans un cœur bien chaud
Quand je vois la grâce
D'une tendresse en liesse
Et que l'ire s'en va
Comme un mal qui passe
Je décide enfin
De goûter la vie
Qu'ici-bas s'enlace
Avec la promesse
D'une envie sincère
De vivre tous les jours
Un amour qui serre
Le cœur de caresses
Et qui
Sans attente,
Comprend qu'il se sent bien
Tout simplement.

Musique et amour,

Enlacées, mes mains avec les tiennes.
L'amour fait fuir la haine.
Ton pied repose sur le mien.
Ton âme sur mon sein.
Abba chante tout bas,
Dans la radio du salon.
La beauté est de saison.
L'Eté fait ses premiers pas
Au dehors.
Les fleurs forment des petits points
De couleurs.
Ta main bouge un instant.
Tu m'enlèves le pansement

Entourant mon esprit et mon corps.

Le cœur est un peu meurtri
Mais plein d'allant, et de vie.

Tu m'as sauvée du froid
En m'embrasant les reins,

Tu m'as montré la voie.

A présent, serre-moi fort.

Troisième partie

FANTAISIES

La schizophrénie comme muse



Incrustées dans l'esprit fol, les fantaisies s'envolent. Elles se décolent et se collent à nouveau dans un coin sombre. Elles sont issues de la tête mal pensante, ombre de l'âme en devenir, aux couleurs dilatées, lugubres, et les fantaisies de la maladie se cuvent comme se cuve le vin. Une cuite. Les lambeaux sont loin d'une jolie musique, d'un air fredonnant et léger. On est bien seuls, avec cette tête vieillie, et, en deuil de santé.

I- AUTOUR D'UNE RUPTURE AMOUREUSE

La pression de la folie. Mon inconscient débridé. Je me fais griller un cheveu sur le barbecue dans un été bavant sa chaleur. Je porte un jean marron couleur pantalon. J'ai faim, je mangerais bien ce cheveu et ma tête à crête de coq. Avec ce coq, je symbolise la France, et j'adore mes pattes griffues. C'est tout simplement stylé. La mode de mon âme: rougir aux braises du barbecue. J'ai mis de l'alcool à brûler pour que le feu prenne plus vite. Ma tête a vite pris la chaleur. Les idées se démènent, et courent sous mon crâne. Le tissu de peau qui entoure mon visage se soulève et fond sous l'effet de l'été brûlant et des charbons ardents. Mon cheveu grille et va bientôt être cuit. Je préfère la cuisson à point. Elle est tendre, moelleuse comme mon cœur qui t'attend. Mais il n'y a pas de cheveu pour toi, car tu t'es enfui sur tes pattes de coq. Pour toujours, je ne sais pas. Tu es parti avec mes organes. Puis tu as vomi dans la cuvette; des vers grouillaient dans le trou des toilettes. Tu recrachais mon foie et le globe de mes yeux. N'étaient-ils pas à ton goût? Ou bien était-ce moi que tu larguais dans cette cuvette, sans honte, sans états d'âme? J'avais préparé un grand repas capillaire, mais, tu n'y as pas goûté parce que, ironie du sort, ta langue était tombée...dans le trou. Pour toi, j'avais fait mes lèvres vulgairement rouges, rouges sang. J'avais débarqué dans ta chambre, nue sous mes dentelles. Tu as pris mes cheveux et tu les as sentis; en ce temps, tu aimais leur odeur; tu aimais les brosser. Hier, en colère, tu m'as arraché la tête, avec une touffe de cheveux. J'en ai récupéré un long pour en faire mon repas, comme pour me souvenir de toi, et le voilà maintenant qui grille sur les braises avec cet arrière-goût amer que tu ne veux plus de moi. En me chantant une berceuse, tout bas, dans la buanderie, j'ai retrouvé ta montre. Elle indiquait la fin; la pile s'était arrêtée et je lisais sur le cadran une lettre de rupture. Ta présence avait

déserté et moi, j'ai pissé sur le divan, là où tu te reposais quand tu avais mal aux dents. J'aimais prendre soin de tes molaires. Parfois, tu saignais des dents. Le sang jaillissait en gerbes. Je comprenais alors que tu avais de la peine, et je me blottissais contre ton cœur ami, t'entourant de mes bras. Je brûlais intérieurement et ce feu rougeoyant se portait sur mon visage, écarlate. Ecarlate aussi était notre amour; mais tu as oublié ma fougue. Restent les cendres de notre passion, et ce cheveu qui bientôt sera grillé. L'amour sera définitivement englouti, peut-être grignoté par un ténia vorace, que l'on retrouvera au fond des toilettes avec mes organes et ta langue. De cet amour restera aussi un verre de lait caillé que tu n'as pas touché et qui se périmé, minute après minute, sur la paille. Mon sein s'est affaissé contre ton absence; il a jauni au rythme du temps qui passe, et des jours enfuis. Quand l'amour s'en va, la chair se nécrose et on rejette en vomissant les copeaux des sentiments qui, hier encore, nous embaumaient le teint. La peau se craquelle et son éclat passe au vert bilieux; l'être se putréfie, et visite les entrailles du manque. Reviens-moi, je ne suis plus qu'une jambe, un bras, une clavicule; un corps démembré, éparpillé, qui attend d'être réparé et remis à l'endroit. Depuis mon berceau, depuis cette chair tendre de nourrisson, j'ai senti l'absurdité du monde adulte me pincer la peau, la déchéance s'emparer de moi; le vin m'a terni le foie, la merde m'a rendue puante. Quand, soudain, tu es entré dans ma vie par la petite porte, j'ai compris qu'aimer était un espoir qui faisait rempart à la violence des préjugés, de la mauvaise foi et des dingues roulant trop vite en voiture. Ton amour m'a habillée de rêve; j'ai retrouvé mon teint frais d'autrefois. Sans toi, je hais le monde, je me déteste, je veux mourir. Le cheveu est prêt, mais je n'ai plus faim et la bouffe m'écoeure. Je hais les restes. Je veux que tu reviennes, dans un nouveau carrosse, pour m'emmener telle une princesse. Et je désire surtout retrouver ta fièvre enamorée. Pour l'instant, je n'ai qu'une mauvaise fièvre; une fièvre déçue et triste qui me prend le front, le barbecue cuisant mon bien-être d'autrefois. Elle s'empare de moi et brûle mes organes comme si j'avais invoqué un bûcher pour immoler ma peine. Où es-tu? Tu m'avais promis la

féerie et les lutins, qui en petits sauts, se promènent en forêt, laissant de la magie partout où ils passent. J'ai la tête courbée et chauve au-dessus des braises qui me réchauffent le visage. Mon nez a pris flamme mais je ne réagis pas. Le feu de l'amour me manque; ainsi, je m'enflamme moi-même, de flammes destructrices et mortifiantes.

Tu as laissé un ongle sur le rebord de la cuvette. Je le saisis prudemment comme si je voulais réanimer ton être, ta présence. C'est un bout de toi que je chéris, qui me rappelle nos embrasements torrides, que je désire incinérer pour en garder les cendres tout contre moi. Le cheveu est trop cuit; il ne symbolise plus rien. Peut-être faut-il faire le deuil de cet amour pour redorer ma peau et colorer mes yeux. Depuis tout ce temps où tu m'as oubliée, j'ai rangé mes nerfs et j'ai vieilli mon cœur, qui, aigri, sentait le pourri de l'intérieur. Certes tu n'es plus là, il n'y a que des cendres, et des braises mortes, mais ma chair est toujours vivante, ses tissus me réclament et me crient le courage de tourner la triste page de cette rupture qui m'a laissé des identités éparses, et des souvenirs las. Je veux quitter cet intermède malheureux où le mal ne parvenait pas à passer. Je veux faire des cendres de notre amour la semence de ma vie, de ce monde à venir, qu'il soit chaud ou froid, rougeoyant ou pâle, cuit au barbecue, ou revenu à la poêle. Je serai unifiée, dans un corps neuf, des idées pleines de sens, nouvelles et scintillantes, et bientôt, je jetterai les cendres dans un grand fleuve qui les portera loin, sans regrets.

II- AUTOUR DE QUATRE NEVROSES

Gisèle et Louis ne se connaissent pas. Ils sont assis à côté. De même que Martin et Paul. Ils voyagent le temps de quelques heures, à proximité. La seule chose qu'ils connaissent des uns des autres, c'est le visage, la boucle de cheveux bruns ou la carte d'identité qu'ils ont aperçus, lors du contrôle des Douanes. Ils voyagent comme ça. En direction de l'Italie. Pays de la Dolce Vita, de Fellini, des belles filles et du soleil chaud. Ils voyagent dans leur tête, aussi, avec cette fièvre d'horizons. La maison de Martin est minuscule. Elle est tout juste assez grande pour les accueillir, lui et son chat. Paul est très riche. Il travaille beaucoup mais il n'a ni animal de compagnie, ni fiancée. Il est seul, tout au fond. Comme ces puits qui sonnent creux quand on jette des pierres dedans. Paul n'a pas bien grandi. Il pensait que les adultes étaient très chanceux, qu'ils connaissaient tout sur tout. Il a 35 ans. Il pense qu'à cet âge-là, on est adulte. Eh bien, rien. Il ne connaît rien à rien. Même pas sur la ville où il est né. Il ne sait plus très bien ce qu'il fait ni ce qu'il est. Alors, il est parti.

Gisèle aime beaucoup rire mais elle ne trouve jamais personne avec qui le faire. Elle eut aimé une bonne amie ou un mendiant dans la rue pour partager ses sourires ou ses envies de se moquer de la vie. Elle n'a trouvé, pour toute réponse, que visages fermés et cœurs aigris. Du coup, Gisèle ne rit plus. Elle part, comme ça, peut-être pour dire à ses collègues de bureau qu'elle a vu Florence, qu'il faisait beau et que c'était les meilleures vacances de sa vie. Avec un sourire. Mais un sourire faux. Louis est beau. Tout le monde le lui dit. Alors, Louis est plein de cette fierté qui déserte ceux qui trouvent que, dans la vie, être fier c'est être bête. Il sourit à tous les vents, certain que les autres le trouvent fort sympathique. Ce n'est pas toujours le cas, et même, presque jamais. Louis est un peu ... aveugle. Non pas que sa vue soit défectueuse. Non, Louis y voit très bien. C'est seulement qu'il ne sait

pas comprendre les autres, le monde ou sa femme. D'ailleurs, elle s'en est allée avec un bonhomme qui y voit mieux. C'est pour ça que Louis a eu besoin de partir vers le lointain.

Ils voyagent en autocar depuis une heure maintenant. Les arbres et les fleurs défilent mais ne partent pas avec eux, en Italie. Ils restent là. On a pourtant l'impression qu'ils bougent eux aussi. Ça rappelle les mauvaises perceptions de la vie. Parfois, on croit quelque chose et puis, c'est loin d'être ça. Louis, bien que très fier et un peu bête, vient d'avoir cette pensée. Peut-être qu'il a eu l'impression d'être en mouvement comme les autres, de façon synchronisée. Et peut-être que ce n'était qu'une impression car qu'il dansait le rock au lieu du tango. C'est peut-être aussi pour ça que sa femme est partie. Enfin, il a encore du mal à comprendre. C'est ce qu'on appelle une intuition.

Gisèle ne pense à rien de précis. Ou alors elle est en train de penser qu'elle ne pense à rien de précis. C'est l'effet miroir. Quand elle allait chez sa tante, en Bretagne, il y avait toujours dans le grand salon beaucoup de miroirs et elle aimait à s'y regarder en plusieurs exemplaires. Elle s'appelait Madame Sabine, Madame Evelyne, Madame Zoé, tout à la fois. Et pourtant, elle n'était que Gisèle. Elle trouvait ça très amusant. Elle se dit maintenant qu'elle pense à autre chose qu'initialement. Et en fait, on n'a pas besoin de grand-chose pour s'amuser. Une petite tête, des souvenirs et des bateaux à voiles.

Martin est content car il a confié Charlot - son chat- à sa voisine qui adore les chats. Il sait qu'il ira bien, qu'il sera bien nourri. Il a d'ailleurs apporté un grand panier avec les boîtes de pâtée, les brosses pour la toilette de 10h00 et de 16h00 et puis Yaourt, son doudou préféré. Martin vient tout de même de penser qu'il pourrait être écrasé si la voisine oublie de fermer la porte car elle est distraite parfois et elle aime mettre son linge à sécher dehors. C'est ainsi qu'il donne un petit coup nerveux dans la jambe de Paul. Il s'inquiète, c'est tout. Paul a senti la secousse mais n'a pas bien réalisé qu'il y a eu un choc contre sa jambe. Il pensait à son dîner d'hier. C'était son

anniversaire et il avait commandé un gâteau pour quatre personnes avec écrit dessus « Bon anniversaire Paul ». En fait, il a eu peur de dire au pâtissier-boulangier qu'il était tout seul et qu'il ne pourrait pas tout manger, qu'il n'avait même pas de chat à qui donner les restes. Il y avait la queue et il ne voulait pas que les gens se mettent à penser. Du coup, il a mangé une petite part car le souvenir de la bonne femme qui le regardait choisir son gâteau pour quatre personnes lui a coupé l'appétit. Le gâteau a fini à côté du pot de yaourt de midi et de la conserve du mardi. C'est comme ça, la vie, parfois. Les goûts et dégoûts d'une journée se côtoient dans une poubelle sur fond d'épluchures pourries ou de compote en décomposition.

Paul pensait à cela quand Martin a cogné sa jambe. Paul réagit maintenant car il n'aime pas qu'on le touche et n'en a d'ailleurs pas l'habitude. Il dit à Martin qu'il a eu mal. Martin s'excuse et dit qu'il ne l'a pas fait exprès. Il pense toujours à son chat et l'image de Charlot repoussé sur le bas-côté par les allées et venues impitoyables des voitures lui reste sur l'estomac. Le pain au beurre du matin est sur le point de remonter par le gosier. Il sait; ce n'est pas très propre mais un chat écrasé, est-ce que c'est très propre? Alors, Martin dit à Paul que ce n'est pas propre mais il a oublié de raconter l'histoire dans son intégralité, alors Paul pense que Martin se moque de lui et comme il n'a pas bien digéré l'histoire du gâteau pour quatre personnes, il se met en colère. Gisèle fait semblant de dormir car elle trouve que c'est du plus grand chic, dans les voyages. En plus, elle s'imagine très belle quand elle dort. C'est peut-être une impression mais elle se dit que cette illusion vaut aussi bien qu'une autre. De toute manière, il n'y a jamais personne pour la regarder dormir. Elle a pourtant un lit à deux places, ce qui est ridicule, lui dit souvent sa mère.

C'est à ce moment précis que les oreilles de Gisèle sont perturbées par des voix qui montent et font du bruit. Elle se tourne vers Louis comme pour vérifier si elle seule est exclue de la cause du bourdonnement. Mais Louis ne semble pas très préoccupé par le petit scandale qui est en train d'éclater, juste devant lui. C'est rare que les menus problèmes de ses collègues

humains le tracassent. Louis se regarde dans son miroir de poche. Il inspecte ses points noirs. C'est son seul vrai complexe et il pense que c'est peut-être pour ça que sa femme l'a quitté. Mais bon, personne n'est parfait et il a déjà vu des hommes avec des verrues sur le nez qui étaient mariés depuis longtemps. C'est le dedans qui compte et Louis a sans doute un très bel intérieur, plein de vertus et non de verrues, il ricane de son jeu de mots savant- et il y fait certainement bon vivre. Louis pense que par un fait exprès le Roi soleil s'appelait Louis aussi, que les grands destins se rencontrent ou se font écho et que ses parents savaient déjà ce qu'il serait- grand par nature. La plupart des gens penserait que Louis est en train de délirer. Pendant que ces vagabondages occupent Louis, Gisèle ne sait que faire ni que penser. Sa mère lui a souvent dit qu'elle a le chic pour se trouver dans les pires situations. Un jour, Gisèle se souvient avoir assisté à un braquage, à la poste et un autre jour, elle était présente lors d'un vol de sac à main. Elle a toujours pensé qu'elle était née comme ça, sous une mauvaise étoile. Mais, aujourd'hui, Gisèle pense que c'est différent et que peut-être, en fait, on lui donne des occasions de se démarquer de ses collègues de bureau, qu'elle a un autre destin que celui de secrétaire célibataire, que l'heure est venue d'éclater au grand jour. Enfin, Gisèle s'emballe un peu, elle est romantique, parfois.

L'oeil de Gisèle brille soudain d'une lumière rouge. Paul- enfin, la personne en face et près de la fenêtre, pour Gisèle- vient de sortir un couteau. Lui et Martin ont commencé à crier car Paul prétend avoir eu très mal et Martin prétexte maintenant qu'il ne l'a jamais touché. Il faut dire que Martin est de plus en plus préoccupé par Charlot et regrette à présent de l'avoir laissé chez sa voisine qui aime mettre son linge à sécher dehors. Il vient de se remémorer une phrase que lui répétait toujours son tonton George «on n'est jamais mieux servi que par soi-même ». Du coup, il n'a que trois pour cent d'attention à consacrer à Paul et il dit un peu n'importe quoi. Paul en a assez qu'on ne le prenne pas au sérieux et se rappelle un jour de pluie où ses camarades lui avait déchiré son imperméable et Paul s'était fait

gronder en rentrant chez lui car il était mouillé et avait été bien sot de se laisser faire. «Tu es un bon-à-rien», lui a dit son père. Alors peut-être que Paul a voulu expliquer à Martin que tout Paul qu'il était, il était tout de même Paul et qu'on ne le frappait pas impunément. Sauf que Martin ne l'avait pas frappé. Mais, c'est symbolique. Et comme Martin lui répondait que son chat avait besoin de lui et que d'ailleurs, jamais il n'avait frappé Paul, le sang de Paul n'a fait qu'un demi-tour et il a sorti de sa poche le couteau suisse que lui avait donné son père. Le regard de Martin s'assombrit un peu et il regarde Gisèle qui est rouge comme une grosse cerise. Ensuite, il regarde Louis mais Louis a un miroir de poche devant les yeux et ce n'est pas très pratique pour communiquer du regard avec quelqu'un.

Et Paul balance toujours son couteau dans les airs en récitant la seule tirade enfin, cinq vers- qu'il ait retenue à l'école. C'est la tirade d'Horace dans *Horace* de Corneille. Martin n'ose rien lui dire d'autant qu'il pense très fort à Charlot à cet instant précis. Il voit tout sa vie défiler devant ses yeux- La naissance de Charlot car il l'a vu naître, sa première foulée hors du panier, la première fois qu'il est passé de la pâtée pour chatons aux croquettes pour chats adultes. Pendant ce temps, Gisèle grommelle en dedans des paroles d'auto-encouragement. Elle se dit que d'un mouvement furtif elle arrachera le couteau suisse des mains tremblantes de Paul. Ce bonhomme est peut-être un meurtrier, se dit Gisèle, mais moi, je ne suis pas née de la dernière pluie. Elle jette à Louis un coup d'oeil de biais comme pour assurer un troisième témoin à son geste héroïque et elle aperçoit Louis, les yeux écarquillés, devant son miroir, dans la même position qu'il y a dix minutes. Louis pense à la destinée des rois, à leurs belles robes et leurs belles parures de bijoux. Alors Gisèle prend son courage à deux mains et bondit sur Paul qui, paniqué, ne sait que faire de son couteau et, voulant le planter dans le cuir du fauteuil, dérape sur Gisèle. Même Louis a relevé les yeux de son miroir de poche et Martin, ne pensant plus à Charlot, est plus blanc qu'un linge immaculé. Gisèle a poussé un grand cri et le bus s'est arrêté.

III- Huis-clos

La chaleur bavait; il faisait si chaud qu'on avait l'impression de bouillir littéralement. Le guéridon du bureau était harcelé par une mouche d'un noir brillant qui virevoltait autour. Paule, la mine serrée, ne minaudait pas, ne faisait pas de manières; juste, elle s'ennuyait et voulait que cela se voit. Paule revêtait un corps d'une blancheur laiteuse et ses formes généreuses et attirantes contrastaient avec la moue dédaigneuse qu'elle laissait apparaître sur son doux visage aux traits harmonieux et agréables. La peau de Paule était d'un rosé serein; cette belle couleur de peau était seulement salie par les croûtes qu'elle grattait sur son minois bien fait. Il faisait si chaud qu'elle en nourrissait un mal de cœur horrible et visqueux. L'atmosphère était si glauque et visqueuse que Paule en avait rendu son déjeuner sur un divan mal odorant où vomis et urine se mêlaient à un huis clos insalubre. Paule côtoyait dans cette pièce close, isolée, comme un microcosme insulaire, détaché de toute civilisation et de toute autre relation que ce couple qui s'entre-déchirait en silence, implicitement, son ami José. Ce monde vivait en autarcie. Et c'est l'absence de paroles, de mots qui pesaient sur ce monde retranché dans l'oubli du dialogue. La peau de Paule, si belle, si parfaite, jaunissait, d'un jaune vomissant, colorée par l'urine qui baignait le canapé. Le couple ne savait comment s'extraire de cette ambiance masochiste où faire du mal à l'autre était le seul sens de la relation. Punir, châtier son compagnon devenait une activité en soi; non, ils ne parlaient pas, mais leurs faciès, leurs regards réprobateurs et glaçants en disaient long sur cette mésentente, renforcée par un silence pesant, dans cet intérieur délétère et puant.

Paule pâlisait; José interpelait le silence pour redorer l'image qu'il avait de lui-même. Paule faisait montre d'une telle attitude méprisante, l'ambiance de la pièce était tellement emplie de discorde voire de haine, que José cherchait une légitimité à sa présence. L'odeur âcre, acide, en elle-même acerbe, montait au nez de José, qui, se remémorant les jours de liesse et de

félicité qu'il avait partagés autrefois avec Paule, ne supportait que sa présence ne soit accueillie et considérée avec haine. Certes, l'ambivalence entre la haine et l'amour est fort connue. Mais comment chasser l'une et motiver l'autre? Paule, des larmes perlant au coin de ses yeux, comme pour exprimer ce qui n'était plus supportable, tourna un regard pâle, un visage exsangue à José, lequel, prenant cette attention comme un appel à l'aide, comprit qu'il cherchait ce témoignage depuis quelques mois, ces longs mois passés à s'aimer mal, à se détruire et emplir leur chez-eux de sentiments vils et mauvais. Accueillant ce regard, cette expression du visage comme du pain béni, José ouvrit lentement les volets, puis la fenêtre, et darda de ses yeux clairs le soleil qui illuminait le jardin. Ensuite, il prit Paule par la main, d'une main sûre et protectrice, et tous deux firent aller leur regard sur le jardin. En paix.

IV- L'homme en bleu

« Condamnés, condamnés! », annonce l'homme en bleu, « condamnés à la mort et au désespoir! ». Il renifle et se mouche. Il cale son morceau de tissu dans sa poche étroite, et ses yeux mouillés fixent bêtement le sol. « Ah quoi bon! ». Puis il répète tout bas: « Ah quoi bon! », sur un ton qui interroge la vie. Mais, en fait, l'homme en bleu n'interroge plus rien, que la mort, sale et dégueulasse. « Sale et dégueulasse », pense l'homme. Il voudrait manger la mort puis sucer ses doigts. Un à un, lentement pour mieux la déguster. Il étouffe sous les sanglots, il se mord la main, il n'en peut plus de vivre, l'homme. Il voudrait souffrir sur son lit de mort, comme il n'a jamais souffert. Mais, la vie le retient par la gorge et lui verse son poison acide dans la bouche, pâteuse et endolorie. Elle lui fourre ses belles chairs, ses belles formes dans la gueule, elle lui souffle « mon joli ». Mais l'homme s'en fout; il renifle et se mouche. Une femme rouge et bien nippée passe, tressautant sur ses hauts talons vernis. « Mort vient à moi, ou c'est moi qui irais à toi », crie l'homme en bleu. La femme s'arrête. Elle remue ses formes rondelettes. Elle regarde et ses lèvres rouges et son fond de teint mal étalé disent ce qu'elle est. Elle le regarde et l'appelle comme suit: « Viens ici, mon joli! ». « Laisse-moi femme de mauvaise augure, femme de mauvaise vie, femme à hommes, femme dévergondée et puante; va-t'en et laisse-moi. Je veux être seul avec ma mort prochaine, tu entends, seul, seul, seul! ». Il se met en colère l'homme en bleu, et il crie, il s'arrache la gorge. « Viens ici, mon joli », répète la femme de mauvaise vie. « Toi, tu es le vice car tu n'es que mensonge. N'est-ce pas que tu simules sous les mains suantes des hommes qui te caressent ou te violent; », « nous y voilà, homme! Voilà la réaction de l'homme malheureux qui crie à l'aide et refuse de se l'avouer par un orgueil vil et honteux. La putain est sale, dit-on, mais qui, plus qu'elle, donne un plaisir aussi intense, aussi profond et répond de si bon cœur au désir vif, cru des humains? Moi, si

je simule, c'est pour donner plus de plaisir encore: mon joli, c'est toi qui te sent sale, puant, suintant. Moi, je réconforte de mes caresses ceux pour qui la vie n'est plus rien. Moi, je leur souffle tout bas qu'il y a toujours un espoir, même si sa faible lueur est voilée par son ennemi rédhibitoire, le désenchantement lugubre. Si tu veux, je peux t'aider à retrouver goût aux plaisirs de l'existence.» «Merci, mais je veux me retrouver seul avec ma saleté avant de mourir. Je l'ai tuée, celle qui à mon réveil, déposait toujours un bol de café chaud sur la paillasse immonde qui nous servait de lit, celle qui tous les jours par sa beauté, me montrait cette lumière que le tout puissant met dans nos cœurs, même quand il fait nuit. Et pourtant, elle est partie pour avoir moins de lumière à donner et plus à recevoir. Tout s'est assombri et mon cœur est devenu plus noir que l'ébène. Où sont passés les rêves qui vous tiennent éveillés, parce que, jusqu'au bout, vous pensez que vous les attraperez? Je n'avais plus de raisons d'espérer, maintenant, j'en ai moins encore. Pour ma mort, j'aurai une putain à la place d'un curé, une rue étroite et noire au lieu d'un foyer riant et lumineux. » « Je vois que je ne peux rien pour toi. Le désespoir, quand il atteint son paroxysme, éteint tout désir, même infime. Je n'ai qu'un peu de plaisir à offrir. J'espère, homme, que tu iras dans le foyer édénique, baigné de sérénité et de lumière, que l'on nomme « paradis ». Dieu saura lire ton cœur qui n'est pas noir de cruauté mais de désillusion. Au revoir, mon joli, je penserai à toi! »

Ce soir-là, un homme sale et miséreux, les mains souillées par un crime vil, et bassement inspiré par la jalousie, s'est vu ouvrir la porte dorée de ce foyer, riant et lumineux.

V- L'homme à la bouteille brisée

Un soir solitaire au printemps où moi seule je te vois. Ton crâne dégarni ou rasé est perché sur un corps assez menu, hésitant, comme sur un fil. Un regard impassible et indifférent, l'esprit engagé dans le moment d'après sans savoir vraiment quelle forme il prendra. Un visage presque abattu comme si l'infortune avait déjà frappé, la vie, les ruptures amoureuses ou intérieures. Ton âme semble t'avoir quitté, le désir et les envies aussi. Tu marches à côté de ton corps comme s'il ne t'appartenait plus. Je te vois en compagnie, mais seul dans le regard, à la terrasse d'un café. Je te vois avancé avec la lourdeur d'un poids trop important pour être porté un soir de liesse comme celui-là, comme un samedi soir. Tu reviens sans doute de l'épicerie avec ton sac en plastique bleu pâle. Tu continues comme possédé par le rythme de ta marche lente et laborieuse, sans souci vraiment, avec juste l'indifférence que nous inspire la vie, au bout de quelques années, au bout de quelques soupirs et de grosses peines gorgées de larmes. Ta chemise longue reste légère comme en coton fin et travaillé peut-être dans un pays où il n'y fait pas bon vivre, quand on est enfants surtout. Sur ton fil, tu déambules, dans un esprit de résignation et pourtant, tu as été invité, et c'est pourquoi tu te promènes avec ce sac bleu qui contient une bouteille de vin que tu as sans doute acheté à l'épicerie du coin. Peut-être as-tu mis un certain temps à la choisir, hésitant sur le prix, sur la qualité, ne souhaitant pas paraître trop chic, trop pingre. Tu es sorti de l'épicerie. Tirailé par le doute au moment d'y entrer, tu as fait l'effort d'exister avec d'autres, de côtoyer des inconnus, tout simplement, alors que l'envie te déserte complètement. Je suis ton témoin, le témoin d'un bout de ta vie, que tu ne vois pas, que tu ne soupçonnes pas. En cet instant, je ne suis empli que de toi, sans désir, sans envie de toi, mais je suis empli de ton essence, de ton existence, tout bêtement; nous ne communiquons point, nous sommes liés pourtant par ta présence et mon regard. Le feu tricolore passe au rouge. Le passage piéton t'ouvre la voie pour rejoindre la rive opposée. Tu t'engages, encore confiant quelque part

dans les possibles de la vie, ses espoirs et ses casse-têtes qui lui rendent toute sa valeur. Les voitures sont nombreuses au feu. Le rouge leur a fait peur, les a incités à s'arrêter contrairement au taureau. Toi, ta vie, ta bouteille... A présent, le sac se déchire et la bouteille éclate sur l'asphalte de l'avenue, en cette heure tardive de ce jour printanier. Cette bouteille, cette bonne bouteille, s'est comme par malédiction vautrée sur le macadam. Et tes yeux rivés sur les débris, contrastant avec le flou imperceptible de l'existence qui en fait bizarrement l'essence, restent fixés sur l'avenue, dégrisés, désespérés comme si la vie finissait toujours par tout gâcher, même quand on n'a rien demandé, quand on a suivi ses règles, sans rien en attendre. Les morceaux de verre t'ont rappelé ta vie, ses morceaux, ses morsures, comment ta maman, un soir de printemps, t'a laissé là, sans mot d'excuse, avec comme compagnon ton pauvre père qui n'avait jamais changé tes couches, n'avait jamais respiré tes excréments, ne t'avait jamais lu d'histoire. La bouteille n'a pour avenir que les roues des voitures sous lesquelles craquent ses gros morceaux. Moi, témoin involontaire mais heureuse de la scène de ta décomposition, je savoure le retour à la vie. En effet, cela faisait bien des années que je n'avais ressenti une quelconque émotion. Toi, penaud, tu reprends ton chemin, loin de mes yeux et de mes pensées. Moi, je me laisse respirer l'odeur du soir et avaler ma salive que la vie, à force de mégarde et de haine, avait cessé de faire couler. Adieu, homme, toi et ta bouteille, toi et ta petite aventure, vous demeurerez pour moi comme le souvenir d'une vie retrouvée, avec ses faiblesses, ses forces, mais aussi avec ses malchances qu'elle nous impose avant que l'on n'apprenne à les aimer.